

127. 9. 169

UNE FEMME

MALHEUREUSE,

DRAME EN CINQ ACTES, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

Par MM. GUSTAVE LEMOINE et D'ORIVE,

MUSIQUE DE M. BÉANCOURT,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté,
le 2 mai 1837.

PRIX : BOUZE SOUS.



PARIS,

MORAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR:

au Cabinet Littéraire,

RUE DU FAUBOURG SAINT-MARTIN, N° 43,

EN DEHORS DU PASSAGE DE L'INDUSTRIE.

1837.

128809-B

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

M. MOIREAU, ancien intendant (50 ans),	MM. PRADIER,
ROBERT, son fils (20 ans),	MAILLARD.
BONNEAU, maître de basse (35 ans),	ARMAND.
UN INCONNU, (40 ans),	CHÉRI LOUIS,
LOUISE, fille de M. Moireau, (15 ans),	Mesd. THÉODORINE.
DALILA, femme de chambre, (21 ans),	Mme V. WANDERWAL.

L'action se passe à Paris, en 1792.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

ROBERT MOIREAU, sous le nom de comte de TANCARVILLE, (premier rôle)	MM. MAILLARD.
BONNEAU, (Bernard-Léon ou Lepeintre jeune)	ARMAND.
UN INCONNU,	CHÉRI LOUIS.
CANOUVILLE, ami de Robert,	ÉDOUARD.
DE MARÇAY, <i>id.</i>	ROSIER.
ANTOINE, vieux domestique,	FONTBONNE.
JAMES,	LAISNEZ.
Deux VALETS,	D'HARCOURT et
Deux GENDARMES,	RENAZZI.
UN OFFICIER de gendarmerie,	THIÉBAUT.
LOUISE, femme de Robert,	Mesd. THÉODORINE.
DALILA, (rôle de soubrette),	CAM. WANDERWAL.
BATHILDE, fille de Robert et de Louise,	MARIA.
LA SUPÉRIEURE du couvent,	MÉLANIE.
UNE PENSIONNAIRE,	PAULINE.
Deux RELIGIEUSES,	SAINT-ALBE.
	FANNE.

La scène se passe en France aux deux premiers actes, et aux trois derniers, à Copenhague.

Imp. de J.-R. MAREL, passage du Caire, 54. — MAILLET.

UNE FEMME MALHEUREUSE,

DRAME EN CINQ ACTES, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente une chambre de garçon très simplement meublée ; table, pupitre, bibliothèque, etc. — Au fond, alcôve fermée par des rideaux. — A gauche, porte d'un petit cabinet de toilette ; à droite, premier plan, porte donnant sur un escalier dérobé ; deuxième plan, porte d'entrée.

SCÈNE I.

ROBERT, BONNEAU. *

Le jour commence à éclairer la chambre de Robert. A la lueur d'une chandelle qui s'éteint, et près d'une petite table où l'on voit les traces d'un punch botaient, sont assis Robert et Bonneau.

ROBERT. Que me dites-vous-là !.. que d'idées nouvelles, inconnues vous venez de me donner !.. que de choses que j'avais entendu dire, que j'avais lues sans les comprendre.

BONNEAU. Pauvre garçon, c'est comme une religieuse ! mais à quatorze ans moi, j'en savais plus que vous, à vingt.

ROBERT. Comment, mon cher maître, tout ce que vous me dites-là est vrai ?

BONNEAU. Très vrai !

ROBERT. Mais l'Opéra... l'Opéra... parlez-en encore... Comment toutes les femmes à l'Opéra sont jeunes, belles, bien faites !

BONNEAU. Toutes, à peu de chose près.

ROBERT. Mais cela doit faire un coup-d'est...

BONNEAU. Ravissant !.. Songez donc, jeune femme, qu'il y a des gens *ad hoc* que l'on envoie exprès dans toutes les provin-

* Les indications sont prises de la droite de l'acteur. Les acteurs sont dans l'ordre où ils sont placés en tête de chaque scène.

ces et partout... dès qu'ils voient une jolie femme, crac!... on l'enlève, et puis on l'expédie franco à cet estimable directeur de l'Opéra; c'est ce qui fait que vous en voyez si peu rue Saint-Jacques, lorsque vous allez faire votre cours de droit.

ROBERT. Mais alors l'Opéra doit être le paradis sur terre!

BONNEAU. Le paradis de Mahomet!... des houris, de vraies houris!... il y a bien un peu de tricherie par ci par là; mais nous autres musiciens de l'orchestre, nous connaissons tous ces petits secrets-là... moi, par exemple, je sais le moment où il faut quitter la basse pour prendre la lorgnette... c'est noté sur ma musique... forté... c'est-à-dire attention!

ROBERT. Et ce moment?..

BONNEAU. C'est la pirouette... ah! diable...

ROBERT. La pirouette!... qu'est-ce que c'est que ça?

BONNEAU. C'est le moment le plus intéressant; alors on peut voir si Calypso est cagneuse.

ROBERT, vivement. Comment?... les robes sont donc bien courtes?

BONNEAU. Innocent!.. les robes longues sont défendues par le règlement; et à l'Opéra on observe beaucoup le règlement...

ROBERT, stupéfait. Ah!

Tout ce rôle doit être pris en écolier pendant le prologue.

BONNEAU, le contrefaisant. Ah!... ah ça! mais d'où sortez-vous? tout le monde sait ça.

ROBERT, se désolant. Et puisque je ne sais rien, moi.

BONNEAU, avec pitié et se levant. Ah! je n'aime pas les jeunes gens qui ne savent rien; ce n'est pas bon signe.

ROBERT. Mais comment voulez-vous que je sache quelque chose?... depuis six heures que je me lève, j'ai des leçons jusqu'à dix heures du soir... ou mon père me renferme comme il l'a fait hier, sans se douter qu'il vous enfermait avec moi.

BONNEAU. Renfermer un gaillard de vingt ans, taillé comme ça! autant vaudrait mettre en bouteille le Vésuve, ficelé et cacheté!... Il faut avouer que les pères sont quelquefois bien ridicules!

ROBERT. Le mien surtout est d'une rigidité...

BONNEAU. Mais si un jour je vous donnais un billet pour aller à l'Opéra... achever votre éducation.

ROBERT. Je ne pourrais pas en profiter.

BONNEAU. Comment, vous n'avez jamais essayé...

ROBERT. Quoi?

BONNEAU. D'attraper le papa et de sortir de votre ignorance.

ROBERT, *bas et regardant autour de lui.* Si, une fois.

BONNEAU. A la bonne heure donc !.. contez-moi ça.

ROBERT, *avec mystère.* Il y a deux jours, vous étiez malade, mon père m'avait permis d'aller prendre ma leçon de basse chez vous ; à mon retour, je faisais route avec un de vos élèves, Frédéric...

BONNEAU. Ah ! diable, c'est un gaillard, celui-là... il est toujours dans les coulisses.

ROBERT. Il me parla de Paphos, de ses fêtes, des femmes qu'on y rencontre... il m'engagea à entrer... j'avais de l'argent, mon mois de menus plaisirs, un petit écu !... j'allais le suivre, lorsqu'un homme à figure pâle et sévère s'approche et me fait signe de continuer mon chemin. (*Sévèrement.*) Jamais ici, monsieur, jamais !

BONNEAU. Et cet homme ?..

ROBERT. Je le voyais pour la première fois.

BONNEAU. Et de quoi se mêlait-il ?

ROBERT. Son geste était si impératif, sa parole si imposante, que j'obéis malgré moi... un pauvre se trouvait là, et je lui donnai tout mon argent.

BONNEAU, *avec feu.* Bien, jeune homme, c'est d'un bon cœur. (*A part.*) Il aime à donner, j'aime beaucoup ces gens-là. (*Haut.*) Jeune homme, je veux être votre ami ; c'est égal, fameuse occasion perdue !... une occasion de vous instruire... parce que les femmes, voyez-vous...

ROBERT, *avec feu.* Oh ! les femmes... mon Dieu que je les aime !.. rien qu'un frôlement de robe me rend si heureux !.. c'est là qu'est ma vie... j'en vois partout, dans mes rêves, dans mes livres... partout, (*Avec dépit.*) excepté ici.

BONNEAU. Pourtant il me semble que depuis quelque temps j'ai aperçu dans la maison...

ROBERT. Qui donc ?

BONNEAU. Une jeune personne charmante, un vrai bijou.

ROBERT, *avec indifférence.* Ah ! Louise, la pupille de mon père, qui arrive de son couvent... c'est une enfant.

BONNEAU. Un enfant de dix-sept à dix-huit ans !.. c'est le bel âge !..

ROBERT, *avec indifférence.* Je n'ai jamais rien senti pour elle.

BONNEAU. Vous m'étonnez.

ROBERT, *bas*. Mais il n'en est pas de même de Dalila.

BONNEAU. Qui, Dalila?..

ROBERT, *lui mettant la main sur la bouche*. Chut! (*Avec mystère.*) La femme de chambre de Louise.

BONNEAU. Ah! oui, beau corps de femme!..

ROBERT, *avec feu*. N'est-ce pas qu'elle est belle?

BONNEAU. Elle me rappelle Mlle Calypso dans les Amours de Télémaque.

ROBERT. Et aussi bonne que jolie!... c'est elle qui sait me plaindre... qui rend mon sort plus doux... En face de mon père, si sévère, si rigide, je n'ose rien dire; mais avec elle, c'est comme avec vous.... je ne me gêne pas, je parle à cœur ouvert, avec plaisir... avec bonheur... je lui dis tout ce qui me passe par la tête.

BONNEAU. Elle entend donc la gaudriole?

ROBERT. Je ne sais; mais souvent elle rit comme une folle de tout ce que je lui dis.

BONNEAU. J'adore ces femmes-là! (*Il va vers la croisée.*) Tiens, d'où vient cette clarté?... diable! c'est le jour... il faut nous séparer, mon jeune ami. A propos, rendez-moi donc le volume des Liaisons dangereuses, que je vous ai prêté; l'avez-vous lu?

ROBERT. Je l'ai dévoré... quel feu! quel style!

BONNEAU. Oh! un peu dans les nuages!.. nous avons mieux que ça. (*En confidence.*) Un recueil de chansons inédites... faites par un trombone de l'Opéra... vous verrez; oh! c'est bien mieux écrit!.. eh bien, où est-il? il faut que je le rende aujourd'hui au libraire.

ROBERT, *montrant son alcôve*. Il est sur la frise de mon alcôve, où je l'avais caché.

BONNEAU. Diable, un peu haut; attendez, au moyen d'une table... (*Il prend une table qu'il place au pied du lit et monte dessus.*) Si on entrait maintenant!

La porte du fond s'ouvre.

ROBERT, *avec effroi*. Ciel! mon père! (*Il se cache; rassuré.*) non, c'est Dalila.

SCENE II.

DALILA, ROBERT, BONNEAU.

Dalila, qui n'a que 21 ans, est fine et coquette pendant tout le prologue.

DALILA. Que vois-je, M. Bonneau!

Bonneau descend tout confus.

ROBERT, timidement. Oh ! ne vous fâchez pas, c'est à ma prière qu'il a consenti à se laisser renfermer hier soir avec moi.

DALILA. Mais votre père ?

BONNEAU, d'un air d'intelligence. Le papa ? il n'y a vu que du feu ; quand il est venu pour fermer la porte, je me suis pelotonné dans le cabinet de toilette.

DALILA, sèverement. Et vous avez passé ici toute la nuit ?

ROBERT. A causer.

BONNEAU, même jeu. Et à ripotter pour le distraire un peu.

ROBERT, à Bonneau. Ah ! oui ; Bonneau est un bon ami, qui m'aime bien, et que j'aime bien aussi.

Il lui donne une poignée de main.

DALILA, à part. Il l'aime, il faut le ménager. (*Haut et plus douce.*) Si votre père savait tout ça...

ROBERT, avec intention. Mais... il ne le saura pas.

DALILA, souriant et vite. Mauvais sujet ! (*À Bonneau.*) Sauvez-vous vite, plus tard il ne serait plus temps.

Elle fait disparaître les traces du punch.

BONNEAU*, bas à Robert. Vous aviez raison, c'est une bonne enfant.

ROBERT, très vite. N'oubliez pas mon billet, depuis ce que vous m'avez dit, je brûle de voir l'Opéra.

BONNEAU. Soyez donc tranquille... la première fois qu'on donnera les *Amours de Calypso*.

Il sort par la droite.

SCENE III.

ROBERT, DALILA.

ROBERT, avec feu. Que tu es bonne !

DALILA, étonnée. Eh bien ! vous me tutoyez.

ROBERT, baissant les yeux. Si ça vous déplaît...

DALILA, très aimable. Vous savez bien qu'on vous aime ! mais votre père...

ROBERT, vivement. Oh ! ne crains rien... devant lui je m'observerai.

DALILA. Si j'avais su que votre maître fut ici, je serais venue vous ouvrir plus tôt ; à cette heure votre père peut le ren-

* Robert, Bonneau, Dalila.

contrer dans l'escalier... Que vous êtes donc imprudent!... une autre fois, ayez plus de confiance; vous ne devez jamais douter de moi.

ROBERT, avec feu. Eh bien! désormais, plus de secrets pour toi, tu sauras tout, absolument tout. (*Il lui prend la main.*) Ciel! mon père.

Musique. — Robert court à son pupitre et fait semblant de travailler. Dalila range.

SCÈNE IV.

MOIREAU, DALILA, ROBERT, assis devant sa table.

MOIREAU, tout ce rôle doit être dit d'un ton grave et sévère. Dalila si près de mon fils!... on a raison de dire que la prudence humaine ne peut tout prévoir... jamais le danger de ce contact ne m'avait frappé comme aujourd'hui... (*En souriant.*) Quelle folie!... mon fils est pur!... je suis sûr de cette fille; je l'ai toujours connue sage et réservée dans ses paroles... je m'alarme à tort... d'ailleurs, c'est le dernier jour!... demain je n'aurai plus rien à craindre. (*Haut.*) Dalila.

DALILA, baissant les yeux. Monsieur.

MOIREAU. Allez dire à Louise, qui est à sa toilette, que j'ai à lui parler.

Dalila sort.

SCÈNE V.

ROBERT, MOIREAU.

MOIREAU. Robert!

ROBERT, se levant. Mon père.

MOIREAU. Montrez-moi vos travaux et l'emploi que vous avez fait hier de votre journée... (*Il examine les cahiers que Robert lui présente.*) C'est bien!.. je suis content... nous avons à causer aujourd'hui sérieusement.

ROBERT. Mon père, je vous écoute.

MOIREAU, tenant une lettre. Voici une lettre que je viens de recevoir, elle est d'un jeune avocat d'ont j'ai beaucoup connu le père... s'appuyant sur cette vieille amitié, il me demande la main de Louise, ma pupille.

ROBERT. Et vous avez répondu ?..

MOIREAU. Que je refusais.

ROBERT. Et pourquoi, mon père ?

MOIREAU. Je lui refuse la main de Louise, parce que demain je la donne à un autre. Robert, le moment est venu où je puis, où je dois vous confier un secret que depuis 15 ans je renferme dans mon sein... Ecoutez-moi... (*Il lui fait signe de s'asseoir et lui-même prend un fauteuil.*) Il y a 15 ans, j'étais l'intendant d'un seigneur dont le nom ne doit pas être prononcé. Une passion irrésistible, mais coupable, pour une jeune dame de notre province, vint détruire le brillant avenir qui s'ouvrait devant lui. Le mari outragé apprit tout, et trois duels dans lesquels il fut blessé attestèrent sa haine et son besoin de vengeance. Un ordre du roi exila mon maître du sol de la France; en partant ce fut à moi qu'il confia le seul être qui l'attachât à la vie, mais pour qui la loi et l'honneur lui interdisaient à jamais le nom de père... car c'était l'enfant d'une faute, que la société repousse toujours et que le ciel punit, même, quand elle a pour excuse une violente et sincère passion.

ROBERT, à part. Quelle sévérité!..

MOIREAU. Ce fut alors que je changeai de province, plusieurs années s'écoulèrent; toutes les sollicitations pour le rappel de mon ancien maître furent inutiles. Son ennemi était toujours là, toujours puissant; alors il m'écrivit que renonçant pour longtemps, si non pour toujours, à l'espoir de revoir sa patrie, il abandonnait à mes soins l'éducation de sa fille chérie et voulait que plus tard elle fut unie à mon fils.

ROBERT, avec étonnement. A moi?..

MOIREAU. A vous-même; dès ce moment je ne songeai qu'à remplir cette mission que je regardais comme sainte et à vous rendre digne par votre éducation de la fortune et de l'honneur que l'on vous réservait... tout ce que le sentiment du devoir peut ajouter au dévouement d'un père, Robert, je l'ai consacré à surveiller votre enfance; j'attendais avec une joie mêlée d'un certain orgueil, que le comte vint lui-même juger si j'avais bien rempli ses intentions, lorsque la révolution éclata... à la faveur des événemens politiques l'ordre d'exil fut annulé... mais la haine veillait toujours; et par l'influence du mari outragé mon malheureux maître se vit placé sur la liste des émigrés et proscrit de nouveau.

ROBERT, à part et avec joie. Je respire!..

MOIREAU, se levant. Je vais tout tenter, m'écrivit-il dans sa

dernière lettre, pour rentrer en France, mais si dans un mois à pareil jour, vous ne m'avez pas revu, que ce jour même l'union projetée de nos enfans soit accomplie.

ROBERT, *à part*. O mon Dieu !

MOIREAU. Nous sommes à la veille de l'époque indiquée; il ne me reste plus pour accomplir mon mandat qu'à vous faire épouser la fille du proscrit...

ROBERT. Et cette fille?...

MOIREAU. La voici!...

ROBERT, *à part*. Louise!...

SCÈNE VI.

Les Précédens, LOUISE, suivie de DALILA. *

LOUISE, *très naïve pendant tout le prologue*. Monsieur, vous m'avez demandée?...

MOIREAU, *avec bonté*. Mon enfant, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LOUISE. Laquelle?..

MOIREAU, *avec intention*. Je marie Robert demain.

DALILA, *à part*. O ciel !

LOUISE, *très émue*. Et... peut-on savoir... celle, que vous nommerez votre fille?...

MOIREAU. Vous ne devinez pas?... mon cœur lui donnait déjà ce nom depuis longtemps.

LOUISE. Ah! monsieur, vos nouvelles sont toujours heureuses!

Elle se jette dans ses bras.

MOIREAU, *regardant sévèrement Robert*. Je désire qu'elles le soient ici pour tout le monde... Robert, vous ne dites rien.

ROBERT, *embarrassé et baissant les yeux*. Monsieur, vos desirs sont toujours des volontés pour moi.

MOIREAU. A la bonne heure...

LOUISE, *à part*. Il l'intimide toujours... ça fait qu'il n'ose me rien dire.

DALILA, *à part et avec joie*. Il ne l'aime pas.

* Dalila, Louise, Moireau, Robert.

MOIREAU, à Louise. Mon enfant, je vais vous reconduire, ce soir, au couvent de Chaillot, près de la bonne abbessé qui a pris soin de votre enfance, et près de qui doit se célébrer votre union... la voiture nous attend en bas... allez vous disposer à partir... (A son fils.) Robert, votre travail comme à l'ordinaire. (Louise cause avec Robert.) (A Dalila.) Dalila, à cause des dispositions que j'ai à prendre pour la cérémonie de demain, je rentrerai peut-être tard.

Il sort avec Louise.

DALILA, à part. Tard !...

ROBERT, à part. Tard !...

Aussitôt que son père a passé le seuil de la porte, Robert s'élançe vers Dalila qui est restée pensive.

SCENE VII.

ROBERT, DALILA.

ROBERT, vivement. Dalila, si tu m'aimes, comme tu le dis, c'est maintenant qu'il faut me le prouver.

DALILA. Que voulez-vous?...

ROBERT. Tu as entendu mon père, il rentrera tard... moi je vais sortir.

DALILA. Ce soir !... c'est impossible !...

ROBERT. Il ne le saura pas et j'aurai vu l'Opéra !

DALILA, étonnée. L'Opéra !

Elle réfléchit.

ROBERT, avec feu. Oh ! je t'en prie... les récits que Bonneau m'a faits de ce pays de merveille ont brûlé mon sang, échauffé mon imagination... et depuis ce matin cette idée s'est emparée de mon cerveau avec tenacité, avec tyrannie...

DALILA. Vous serez rentré?..

ROBERT. Quand tu voudras.

DALILA. Je vous donne jusqu'à neuf heures.

ROBERT. Eh ! bien, à neuf heures.

DALILA. N'y manquez pas.

ROBERT. Je te le jure... mais...

DALILA. Quoi?...

ROBERT. Je ne sais comment te dire...

DALILA. Vous n'avez pas d'argent?

ROBERT, *avec reconnaissance.* Tu devines tout.

DALILA. Combien vous faut-il?..

ROBERT. Oh! beaucoup... six livres.

DALILA. En voilà douze et soyez content.

Elle sort en le regardant.

SCENE VIII.

ROBERT, *seul et très agité.*

Une soirée entière!.. et à l'Opéra!.. enfin je le connaîtrai ce monde, ce spectacle, comme je vais tout voir!... tout admirer!.. mais on ne peut pas aller là, devant des femmes, habillé ainsi... il faut de la toilette, beaucoup de toilette... oh! oui, tout ce que j'ai de mieux.

Il entre dans le cabinet.

SCENE IX.

UN INCONNU.

Il entre précipitamment par le petit escalier et paraît inquiet.

Ce doit être ici... oui, c'est bien là la chambre que Moireau vient de me désigner en me faisant prendre ce petit escalier dérobé... il allait monter en voiture, avec une jeune personne... *(Avec joie.)* Si c'était elle!... ô mon Dieu!... mais il y a quelqu'un ici!... quelle imprudence!..

Il se détourne.

SCENE X.

L'INCONNU, ROBERT.

Robert sort du cabinet tout habillé, le chapeau à la main et s'arrête stupéfait en trouvant l'inconnu face à face.

ROBERT. Encore lui!.. encore mon homme mystérieux!.. *(L'inconnu l'examine en silence.)* N'importe!.. cette fois, je le brave!.. et je sortirai malgré lui!..

Il s'avance fièrement... l'inconnu lui cède le passage en le saluant; Robert tout étonné, s'avance timidement, et s'élançe vivement par l'escalier dérobé.

L'INCONNU, *le regardant aller*. Un jeune homme!... serait-ce le fils de Moireau?... il me semble l'avoir déjà vu une fois... et en bien mauvaise compagnie.

SCENE XI.

L'INCONNU, MOIREAU, *entrant vivement par la porte du fond*.

MOIREAU, *très agité*. Vous à Paris, M. le comte!.. quelle imprudence! si vos ennemis savaient que vous êtes ici.

L'INCONNU, *avec feu*. Je risque ma tête, je le sais... mais j'ai voulu voir Louise, à tout prix.

MOIREAU. Voulez-vous donc vous faire connaître d'elle ?

L'INCONNU, *vivement*. Oh! non jamais... ce bonheur m'est défendu... mais que je la voie!.. que je la connaisse... mon Dieu!.. ne viendra-t-elle pas?...

MOIREAU, *bus*. Contenez-vous, la voici!..

SCÈNE XII.

Les Précédens, LOUISE, *prête à partir et tenant son chapeau de paille.* *

MOIREAU, *allant à elle et la prenant par la main*. Mon enfant, je vous ai souvent parlé d'un protecteur, qui veillait sur vous, quoique absent... d'un ami dont je ne faisais que vous transmettre les bienfaits. Ce protecteur, cet ami, Louise, le voici.

LOUISE, *très émue*. Oh! monsieur, il y a bien longtemps que je prie Dieu de me faire connaître l'homme généreux, à qui je dois tant.

L'INCONNU, *bas à Moireau et avec joie*. Qu'elle est bien!

LOUISE. Mais puisque vous voilà, à tous vos bienfaits, monsieur, daignez en ajouter encore un, le plus grand, le plus précieux!..

L'INCONNU, *avec tendresse*. Dites, mon enfant, je n'ai rien à vous refuser.

LOUISE. Puisque vous veillez sur moi, puisque vous me connaissez, vous avez dû connaître aussi mes parens... faites-moi

* Louise, Moireau, l'Inconnu.

voir mon père, monsieur, et ma mère surtout, ma mère chérie.

L'inconnu se détourne et pleure.

LOUISE. Vous ne me répondez pas... vous pleurez!..

L'INCONNU. Vous ne les connaîtrez jamais.

LOUISE. Ah!.. je suis orpheline!

Elle pleure.

L'INCONNU, avec tendresse. Non, Louise, vous ne l'êtes pas, puisque le ciel vous a donné un second père dans M. Moireau et dans moi un ami... qui ne vous abandonnera jamais. (*D'un ton solennel et s'animant.*) Louise, mon enfant, j'ignore si l'arrêt qui nous sépare, sera levé un jour... mais ma vie, la vie du présent est toute à toi!.. Grave mes traits dans ta mémoire pour me reconnaître au besoin... et si jamais tu étais malheureuse!.. regarde autour de toi, Louise, je serai là!..

Louise lui baise la main.

MOIREAU, qui pendant ce temps n'a cessé de faire le guet. Allons, monsieur le comte, allons; je tremble à chaque instant que quelqu'un ne vous aperçoive...

L'INCONNU. Adieu, Louise, puisqu'il le faut, adieu!.. (*Il lui baise le front; bas à Moireau.*) Pauvre enfant!.. il y a bien des larmes dans ces yeux là!..

MOIREAU, regardant par la porte du fond. Monsieur le comte, quelqu'un vient de ce côté; au nom du ciel!.. partez, partez vite...

Il l'entraîne précipitamment par l'escalier dérobé; Dalila paraît au fond et apporte une lumière... Moireau s'éloigne vivement de la porte, en oubliant de retirer la clef.

MOIREAU, ému. Ah! c'est vous, Dalila... j'avais oublié quelque chose... e) je suis rentré. Pendant mon absence, achevez votre service ici, et puis retirez-vous après. (*Sévèrement.*) N'oubliez pas surtout que je n'aime pas les conversations avec mon fils!..

Il s'éloigne avec Louise.

SCENE XIII.

DALILA, qui l'a regardé partir, sans bouger.

Partis!.. qu'avait-il donc... tiens!.. la porte du petit escalier est ouverte et on y a laissé la clef. (*Elle la retire.*) Bien tôt Robert va rentrer... il l'a promis... pauvre jeune homme!.. tous jours si cloîtré!.. si retenu!.. toujours le travail!.. et pas une

heure de bon temps!.. (*Avec feu.*) A son retour, je veux le voir, je veux l'entendre me raconter toutes ses nouvelles impressions!... c'est lui!... je l'entends.... (*Avec dépit.*) Ah! c'est M. Bonneau!

SCENE XIV.

BONNEAU, DALILA.

DALILA, *avec dépit.* Comment!.. encore vous!..

BONNEAU. Encore!.. c'est un reproche!..

DALILA, *se remettant.* Non, c'est de l'étonnement.

BONNEAU, *vite.* Où est Robert?..

DALILA, *froidement, se croisant les bras.* Sorti!..

BONNEAU, *étonné.* Sorti!.. seul?..

DALILA, *même jeu.* Seul!..

BONNEAU. Et moi qui lui apportais un billet d'Opéra!

DALILA, *même jeu.* Il a pris les devants.

BONNEAU. Ah bah!.. à l'Opéra!.. (*S'approchant d'elle et s'écrit.*) Il a été conduit là par la main d'une femme bien adroite... et qui voit de loin.

DALILA, *sèchement.* Que voulez-vous dire?..

BONNEAU, *en confidence.* Tenez... dès le premier moment que je vous ai vue, je me suis dit : voilà une petite femme qui me va, moi! et vous, vous avez pensé : voilà un gros papa qui m'irait peut-être... hé! hé!.. (*Essayant de lui prendre la taille.*) Et il y aurait, je crois, moyen de nous entendre!

DALILA, *lui rabattant les mains.* C'est possible, mais pas comme vous le pensez...

BONNEAU, *avec intention.* Ah!., permettez, quand on noue, il faut nouer de tous les côtés...

DALILA, *l'observant.* M. Bonneau... vous êtes fin. (*Bonneau se regarde la taille.*) Je ne parle pas de l'enveloppe. (*Finement.*) Vous n'aimez pas la basse?..

BONNEAU, *en confidence.* Peu.

DALILA. Mais le plaisir.

BONNEAU, *avec chaleur.* Beaucoup!..

DALILA, *souriant.* Vous ne pouvez pas l'acheter?..

BONNEAU, *retourne les poches de son gilet.* Je suis trop gueux!

DALILA, *riant plus fort.* L'avoir gratis?..

BONNEAU, *montrant sa figure*. Je suis trop laid!

DALILA, *même jeu*. Courir après...

BONNEAU, *montrant son ventre*. Je suis trop gros!

DALILA, *froidement*. C'est impossible!.. alors vous voudriez trouver quelqu'un...

BONNEAU, *en confidence*. Qui me prit en croupe, derrière lui...

DALILA, *sévèrement*. Fort bien...

BONNEAU, *hypocrite*. Vous voyez, je suis franc avec vous...

DALILA, *sévèrement*. Trop peut-être..

BONNEAU, *avec intention*. Non... (*Il la prend et l'amène de son côté.*) Vous n'aimez pas le service?..

DALILA, *après une pause*. Peu...

BONNEAU, *même jeu*. Vous étiez faite pour être reine.

DALILA. Pourquoi pas?..

BONNEAU. Mais les peuples sont rares.

DALILA. Malheureusement.

BONNEAU, *finement*. Et vous vous contenteriez d'un seul sujet à gouverner?..

DALILA, *vivement*. S'il était jeune!..

BONNEAU, *vite*. Et beau!..

DALILA, *très vite*. Ça ne gête rien.

BONNEAU, *vite*. Et riche, très riche...

DALILA, *très aimable*. Alors, ce serait parfait... mais il faudrait pour cela que la reine fut secondée...

BONNEAU, *vivement*. Par un bon enfant...

DALILA. Qui pourrait être son ennemi...

BONNEAU, *vivement*. Mais qui aime bien mieux être son ami... son doux ami...

DALILA, *lui tendant la main qu'il baise*. Elle le met à l'épreuve.

BONNEAU, *avec chaleur*. Il en sort victorieux!..

DALILA, *très vite*. En allant à l'Opéra!

BONNEAU, *de même*. Chercher le beau jeune homme.

DALILA, *très aimable*. Qu'on attend avec la plus vive impatience!...

BONNEAU. Et sa récompense?..

DALILA, *après une pause, très vite*. Je ne connais pas encore le dénouement.

BONNEAU, *déconcerté*. C'est juste !.. c'est égal, je cours, je vole, j'ai des ailes comme le Dieu malin et ce ne sera pas ma faute, si le beau jeune homme n'est pas ici dans cinq minutes.. *(Il sort en lui envoyant des baisers.)* Adieu, ma reine; adieu, Cypris!

SCENE XV.

DALILA, *seule, avec mépris.*

Parasite!.. qui s'attache à Robert, comme la chenille à la feuille!.. et que je contenterai avec les miettes!.. si Robert avait une bonne idée, il reviendrait plus tôt.. *(Avec dépit.)* Oh! il ne m'aime pas!.. *(Elle se regarde dans la glace et arrange son bonnet.)* Comme je suis pâle!.. je crois bien, depuis trois nuits que je n'ai pas fermé l'œil, ça n'embellit pas... *(Elle écoute.)* Personne!.. mais que fait-il donc? que je voudrais savoir l'effet qu'aura produit sur lui cette soirée... *(On frappe, elle écoute.)* C'est lui, pour cette fois; comme il monte vite!.. que lui dire? *(Froidement.)* Dormons, ça me tirera d'embarras...

Elle fait semblant de dormir sur un fauteuil où elle se place avec coquetterie.

SCENE XVI.

DALILA, *dans le fauteuil*, ROBERT, *très agité, entre sans la voir et va se jeter sur une chaise, de l'autre côté du théâtre.*

ROBERT. Personne!.. oh! quelle soirée!.. quelle ivresse! jamais de ma vie je n'ai éprouvé pareilles émotions... mon cœur bat... ma tête est en feu!.. cette musique enivrante retentit toujours à mes oreilles! *(Pause.)* Mon père n'est pas encore rentré... si je retournais!.. *(Au moment où il va sortir, Dalila laisse tomber une clef; le bruit le fait retourner.)* Ciel!.. Dalila!.. elle dort!.. jamais je ne l'ai vue aussi belle!.. si j'osais!..

Il s'approche, se penche sur elle et l'embrasse doucement... Dalila se réveille et Robert s'éloigne vivement.

DALILA, *faisant semblant de se réveiller*. Ah! c'est vous!.. ch bien! votre soirée?.. êtes-vous content?..

ROBERT. Content!.. content!.. dis donc, ravi!.. transporté!..

DALILA, *souriant*. C'était donc bien beau?..

ROBERT. Une féerie !.. un spectacle magique !.. éblouissant !.. figure-toi un océan de gaze, de velours, de soie, de fleurs, de diamants et au milieu, des femmes, rien que des femmes !.. toutes jeunes, belles, comme celles qui passent dans mes rêves ; je crois les voir encore danser et voltiger devant moi avec leurs poses molles, voluptueuses, leurs beaux bras, leurs blanches épaules... me regarder comme tu me regardes... me sourire comme tu me souris, en ce moment...

DALILA, *se défendant faiblement.* Eh bien ! Robert... que faites-vous ?..

ROBERT. Oh ! Dalila !.. Dalila !..

Il l'étreint dans ses bras.

DALILA, *le repoussant avec force, prête l'oreille.* Écoutez ?..

ROBERT, *très vite.* Qu'as-tu ?..

DALILA, *très vite.* C'est lui !..

ROBERT, *de même.* Qui ?..

DALILA, *de même.* Votre père !..

ROBERT, *il court à ses rideaux.* O ciel !..

DALILA. Ne bougez pas.

Elle court souffler la lampe et disparaît par la porte de l'escalier dérobé dont la porte reste ouverte ; il fait nuit.

SCENE XVII.

Les Précédens, MOIREAU.

MOIREAU, *du dehors.* Robert, êtes-vous là ?..

ROBERT, *amu.* Oui, mon père...

Dalila entr'ouvre la porte pour écouter.

MOIREAU, *du dehors.* Demain j'ai à vous parler.

Il tire sur lui la porte qu'il ferme à double tour.

Le rideau tombe.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE I.

Le Théâtre représente une salle à manger de l'hôtel de Robert.

SCÈNE I.

JAMES, puis UN DOMESTIQUE.

Au lever du rideau, des domestiques regardent le journal qui jette ses pages sur une banquette, avec un de leurs camarades.

JAMES. Treize, du carreau; 20, 21, 22, 23 et 24.

UN DOMESTIQUE, une lettre à la main. Pour madame Louise de Tancarville.

JAMES. Donne.

LE DOMESTIQUE. Vous n'êtes pas M. Antoine; c'est à lui qu'on m'a dit de la remettre.

JAMES, voulant la lui prendre. Donne toujours, Antoine ou moi, c'est la même chose.

LE DOMESTIQUE. Du tout, puisque vous appartenez à l'autre; et ma lettre est pour la maîtresse de la maison.

SCÈNE II.

Les Précédens, DALILA.

DALILA*. Pourquoi ce bruit?

JAMES. Une lettre pour madame de Tancarville, qu'il ne veut pas me remettre — tout me passe par les mains, Lam!

Il lui enlève la lettre et le donne à Dalila.

DALILA. Il a raison.

Ella descend la scène et décache le billet sans qu'on puisse la voir.

JAMES. Combien y a-t-il que tu es à Lyon?

* Tout cet acte doit être joué avec dignité, souvent avec coquetterie, jamais avec dureté.

LE DOMESTIQUE. Un mois.

JAMES. Et dans cette maison?

LE DOMESTIQUE. Huit jours.

JAMES. Et tu n'en sais pas plus que ça... tu as encore ta première fleur de vertu.

DALILA, à part. Quelle découverte! (*Elle referme le billet et dit froidement en le montrant au domestique :*) Qui vous a remis ce billet?

LE DOMESTIQUE. Un inconnu.

DALILA. S'il revient, vous me préviendrez; voilà pour vous, mon ami.

Elle lui donne une bourse.

JAMES. A présent, comprends-tu quelle est la maîtresse?

LE DOMESTIQUE, faisant sonner la bourse. Elle ne me l'avait pas encore expliqué ainsi.

Ils se retirent au fond.

SCENE III.

Les Précédens, BONNEAU.

BONNEAU. Salut à la reine de ces lieux!

DALILA, d'un air de protection. Bonjour, Bonneau. (*Aux domestiques.*) Et vous, sachez bien qu'il n'y a pas ici d'autre maîtresse que moi; vous m'avez entendue? laissez-nous.

Les domestiques sortent.

BONNEAU. Où est Robert?

DALILA. Il est sorti.

BONNEAU, contrarié. Diable!

DALILA. Que lui voulez-vous?

BONNEAU, riant. Oh! rien.

DALILA, froidement. Un secret!... c'est différent; à vous l'extérieur; mais à moi l'intérieur, dont je suis la reine, comme vous dites; et où je ne compte, comme vous le voyez, que des sujets fidèles et soumis.

BONNEAU. A commencer par moi, votre petit serviteur et votre esclave depuis bien long-temps.

Il soupire.

DALILA, d'un air incrédule. Il y a cinq ans, vous ne disiez pas ça; vous rappelez-vous ce jour?..

** Pendant toute cette scène, Bonneau parle à demi-voix et supplie.*

BONNEAU. J'ai la mémoire très mauvaise.

DALILA. Vous étiez bien près de m'abandonner.

BONNEAU. Mais depuis, comme je vous ai aimée!

DALILA. Taisez-vous, vous ne savez que dire des sottises.

BONNEAU. L'on pardonne facilement, quand on a ce qu'on voulait avoir.

DALILA. Qui vous dit que je l'aie?

BONNEAU. Comment! n'êtes-vous pas satisfaite?... pendant les premiers temps de leur mariage, madame de Tancarville adorait son époux... mais depuis que vous lui avez fait savoir habilement qu'elle n'avait pas seule la tendresse de son mari, les cartes ont été tout-à-fait brouillées et les époux aussi... que voulez-vous de plus?

DALILA. Ce que je n'ai pas : la place que je devais occuper et qu'une autre m'a prise.

BONNEAU. On vous a pris votre place? (*À part.*) C'est singulier, j'aurais cru le contraire. (*Haut.*) Mais voyons, au bout du compte, elle ne nous tourmente pas, elle reste toujours chez elle, toujours seule avec sa fille, n'exigeant rien, ne demandant rien; ce n'est pas là une méchante femme.

DALILA. Courage! faites son éloge, Bonneau, passez de son côté.

BONNEAU. Moi, passer de son côté! est-ce que c'est possible? mais je ne suis pas pour les moyens violens.

DALILA. Ecoutez-moi, Bonneau; vous savez que mes prédictions se réalisent quelquefois...

BONNEAU. Toujours, et il y a des momens où je crois que vous avez un petit diable en poche, ce qui ne fait peur...

DALILA. Eh bien! je vous prédis qu'une de nous deux sortira de la maison.

BONNEAU. Voilà que je commence à trembler.

DALILA. Et ça ne sera pas moi.

BONNEAU. Mais vous ne pensez donc pas que la fortune de Robert dépend de sa femme, puisqu'ils sont séparés de biens; et qu'un divorce, devant les tribunaux...

DALILA. Eh! bon Dieu, qui vous parle de tribunaux, de divorce?

BONNEAU. Et puis n'y a-t-il pas entre eux un lien plus fort encore?

DALILA. Lequel?

BONNEAU. Leur enfant.

DALILA. Ce lien peut disparaître.

BONNEAU. Voilà que je tremble tout à fait.

DALILA, *riant*. Ah! ah! ah! ce pauvre Bonneau... qu'il est drôle... et pourquoi tremblez-vous?

BONNEAU. Pourquoi? (*Bas*), un moyen violent.

DALILA. Ah! ah! ah!... mais, mon pauvre Bonneau, il n'y a que les sots qui emploient les moyens violents.

BONNEAU, *avec intention*. Alors je suis tout-à-fait rassuré.

SCÈNE IV.

Les Précédens, ANTOINE.

ANTOINE. Madame...

DALILA. Que voulez-vous?

ANTOINE. Je vous demande pardon de vous interrompre... mais c'est vous qui avez toutes les clefs, et...

DALILA, *avec hauteur*. Eh bien!

ANTOINE. Et je voudrais...

DALILA, *même jeu*. Parlez donc.

ANTOINE, *d part*. Oh, quel est méchant! (*Haut*) Je voudrais... c'est-à-dire madame voudrait un peu de bois.

DALILA. Dans cette saison?

ANTOINE. Sa fille est malade... pourtant il faut espérer que ça ne sera rien!

DALILA. Alors que voulez-vous?

ANTOINE. Mais...

DALILA. Laissez-nous.

ANTOINE. Faut-il donc que je dise à madame...

DALILA. Dites ce que vous voudrez, mais laissez-nous.

ANTOINE, *s'animant par degrés*. C'est affreux! madame qui est si douce, si bonne, si résignée!

DALILA, *avec dignité*. Hein?... je crois que vous raisonnez... sortez.

ANTOINE. Non, je ne sortirai pas... vous n'êtes pas ma maîtresse.

BONNEAU, *allant à lui*. Eh bien! es-tu fou?

DALILA. Insolent!

SCÈNE V.

Les Précédens, ROBERT.

ROBERT, *toilette élégante, mais le front soucieux.* Ah ! toujours des criailleries... c'est un enfer que cette maison !

DALILA. Encore le domestique de votre femme qui vient de m'insulter !

ROBERT. Que ce soit le diable!... il faut que ça finisse et qu'on me donne la paix.

Dalila va s'asseoir avec humeur.

ANTOINE, *les larmes aux yeux.* Monsieur, je demande du bois et l'on me refuse.

ROBERT, *descendant vers elle.* Que dit-il ?

DALILA. Il a toujours quelque chose à demander.

ROBERT, *d demi-voix.* Allons donc ! tu te fais plus marchante que tu n'es!.. ce sont des tracasseries... vivons politiquement, mais pas de persécution!.. Bonneau...

Il lui parle bas en riant.

DALILA, *d Antoine.* Allez, allez, je le veux.

Antoine regarde son maître, et voyant qu'il ne s'occupe plus de lui, sort en levant les mains au ciel.

ROBERT, *d Bonneau.* Tu entends?... quelque chose de fin, de soigné.

BONNEAU. Sois tranquille!... tu sais que j'ai du goût.

ROBERT. Mais tout de suite, tout de suite... je les attends dans une heure.

Bonneau sort.

SCÈNE VI.

DALILA, ROBERT.

ROBERT, *venant s'asseoir près d'elle.* Dalila.

DALILA, *avec humeur.* Laissez-moi, monsieur.

ROBERT. Tu vas encore bouder. *(Se levant avec impatience.)* eh bien ! boude, maudite!.. comme c'est amusant ! quand je rentre ici, voilà toujours ce qui m'attend.... et l'on se plaint que je ne reste pas chez moi... beau chez moi!... ah ! tu n'es guère indulgente.

* Dalila, Antoine, Robert, Bonneau.

DALILA. Votre femme l'était davantage ?

ROBERT. Ma femme, ma femme !.. est-ce que je la vois ? est-ce que j'y pense ?... est-ce que je lui parle seulement ?

DALILA. Bon hypocrite, parce qu'elle ne vous plaît pas.

ROBERT. Le fait est que, de toutes les femmes que j'ai conquises...

DALILA, *soupirant*. Et, Dieu merci, la liste est longue.

ROBERT. C'est la seule à qui je n'ai jamais rien trouvé de bien.

DALILA. Ce n'est pas étonnant, madame Sept-Douleurs !.. toujours le visage alongé et les yeux rouges.

ROBERT. Mauvaise langue !.. tout ça n'empêche pas qu'elle ne soit reléguée dans un pavillon de cette maison... de cette maison qui lui appartient... et si elle voulait faire valoir ses droits... après tout, c'est ma femme.

DALILA. Votre femme !.. votre femme !.. voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais.

ROBERT. Que veux-tu ?.. le mal est fait.

DALILA. Un mariage imposé ! (*Sans regarder Robert.*)

ROBERT. Volontairement.

DALILA. Volontairement est joli.

ROBERT. En faisant ce mariage, le protecteur de Louise ne m'a-t-il pas donné à tout jamais son nom, ses titres et sa fortune ?

DALILA. S'il ne vous avait donné que ça !.. (*Même jeu.*)

ROBERT. Que veux-tu dire ?

DALILA. Que les gens les plus fins sont toujours ceux qu'on attrape le plus facilement.

ROBERT. Voyons, explique-toi.

DALILA, *finement et jouant avec son fichu*. Cette petite Marie... votre fille... combien donc y avait-il de temps que vous étiez marié, quand elle est venue au monde ?

ROBERT, *très agité*. Tais-toi.

DALILA, *même jeu*. Elle est née, le 2 août. (*Légerement.*) Quel mois vous êtes-vous donc marié ?

ROBERT. Tais-toi, te dis-je.

DALILA, *comptant sur ses doigts, sans le regarder, jusqu'à sept*. Janvier.....

ROBERT, *à part*. Je tremble de fureur rien que d'y penser. (*Haut*) Dalila, tu vois bien ce que tu viens de me dire...

DALILA, *souriant*. Oh ! comme vous êtes ému pour si peu !...

ROBERT. Pour si peu... si jamais tu pouvais m'en donner des preuves !..

DALILA, *vivement*. Eh bien ! que feriez-vous ?

ROBERT, *avec fureur*. Je la chasserais, et son enfant avec elle.

DALILA, *avec intention*. Vous n'attendrez peut-être pas longtemps.

ROBERT. Hein ?

DALILA. Silence, on vient : (*A part en montrant la lettre*.) Il n'est pas encore temps.

SCENE VII.

Les Précédens, **BONNEAU**.

BONNEAU, *se frottant les mains*. Ah ! j'espère que tu seras content de notre petit dîner.

DALILA. Un dîner !

ROBERT. Oui, quelques anciens amis, avec qui j'ai pris un punch ce matin ; le colonel d'un régiment qui passe à Lyon, et plusieurs de ses officiers. Ils m'ont témoigné le désir de dîner avec ma femme.

DALILA, *stupéfaite*. Votre femme ! et vous avec, consenti ?

ROBERT. Jusqu'ici j'avais toujours évité de recevoir, mais ils m'ont tellement pressé qu'il a fallu céder... le moyen de faire autrement, sans éveiller les soupçons... mais sois tranquille, ils repartent demain.

DALILA, *très agitée*. Demain... demain... et moi aujourd'hui, moi, monsieur, que voulez-vous que je devienne?... il faudra donc que je me cache?... et vos domestiques... de quoi ça aura-t-il l'air ?

ROBERT. Diable ! je n'avais pas pensé à tout ça.

DALILA, *d'un ton absolu*. Ce dîner n'aura pas lieu.

ROBERT, *vivement*. Mais ils vont venir.

DALILA, *très vite*. Ça m'est égal.

ROBERT. Mais entends donc...

DALILA, *très vite*. Je n'entends rien ; je vous dis que ce dîner n'aura pas lieu, ou je fors à l'instant de cette maison.

ROBERT, *parcourant le théâtre à grands pas*. Ah ! s'il n'y a pas de quoi perdre la tête.

BONNEAU, *passant entre eux deux*. Mais attendez donc, attendez donc, il y aurait peut-être un moyen.

ROBERT, *revenant à Bonneau*. Ah ! Bonneau, Bonneau, *très* virtuose, mon Orphée, tire-moi de là.

BONNEAU, *en confidence et les ramenant tous deux*. Tes amis partent demain, dis-tu ?

ROBERT, *écoutant*. Oui.

BONNEAU, *de même*. Ils ne connaissent pas ta femme !

ROBERT. Non, puisque c'est pour ça qu'ils m'ont demandé à diner.

BONNEAU, *souriant*. Ils s'attendent à trouver une maîtresse de maison, jeune, jolie et toute aimable.

ROBERT, *ne comprenant pas*. Eh bien ?

BONNEAU, *avec intention et regardant Dalila*. Eh bien ! je ne vois pas pourquoi nous changerions notre petit train de vie ordinaire... pour des gens qui ne font que passer et qu'on ne reverra plus.

DALILA, *vivement*. Il a raison.

ROBERT. Mais je ne comprends pas..

BONNEAU. Comment tu ne comprends pas !.. *(Appuyant.)* Cette maîtresse de maison, jeune, jolie et toute aimable.... eh bien ! la voilà.

DALILA, *avec joie*. Il est charmant.

ROBERT, *compréhensif*. Bonneau, mon brave Bonneau ! que je t'embrasse... tu as de l'esprit gros comme toi.

BONNEAU. Ce n'est pas peu dire.

ROBERT, *qui a été au fond*. Les voilà !.. les voilà !

DALILA. Déjà ! je cours à ma toilette... *(très aimable.)* pour vous faire honneur, M. de Tancarville. *(A part et avec joie.)* C'est le plus beau jour de ma vie.

Elle sort.

ROBERT, *à Bonneau*. Toi, cours vite faire dresser la table.

BONNEAU, *se penchant par le bras*. Oui, mais avant qu'il faille que je te parle.

ROBERT. Encore.

BONNEAU, *très bas et vite*. Notre dernière nuit a fait du bruit.

ROBERT, *vite*. Après ?

BONNEAU, *vite et bas*. Le père de la jeune fille enlevée crie.

ROBERT. Qu'à veux-tu que j'y fasse ?.. c'est une manière de famille.

BORNEAU. Oh ! tu plaisantes toujours !.. mais c'est sérieux... c'est sérieux, je ne te quitte pas.

Il l'entraîne et ils sortent tous deux.

SCÈNE VIII.

CANOUVILLE, DE MARCEY, *entrant par le fond, précédés d'un laquais auquel ils remettent leurs chapeaux.*

CANOUVILLE. De Marcey !

DE MARCEY. Canouville !

CANOUVILLE. Et depuis quand à Lyon ?

DE MARCEY. De ce matin, et je pars demain.

CANOUVILLE. Moi de même... comme on se rencontre ! nous sortons du café, Robert m'a invité avec quelques officiers de mon régiment, d'anciens amis, des viveurs comme lui... et il ne m'avait pas dit que tu serais des nôtres. A propos, je t'ai trouvé déchu.

DE MARCEY. Ah d'aise ! au métier qu'il fait, on va vite.

CANOUVILLE. Quel dommage qu'il ait jeté aux femmes tant d'espérances et d'avenir !.. il pouvait aller loin... il y avait chez lui de la sève !.. du talent, de l'étoffe pour trois hommes d'état ; il aurait pu devenir... qui sait ?.. un Mirabeau !

DE MARCEY. Il a mieux aimé n'en prendre que la moitié.

CANOUVILLE, *riant.* Il a laissé le buste. — Ah ça, il est donc toujours le même ?

À partir de ce mot, toute la scène doit être confidentielle.

DE MARCEY, *Très bas.* A ce qu'il paraît... à Lyon, comme à Paris, il y a des actrices.

CANOUVILLE. Il est donc riche ?

DE MARCEY, *en confidence.* Comme un Juif ! la fortune de sa femme est considérable.... (*Très bas.*) mais il n'est marié que pour la forme.

CANOUVILLE. Comment ça ?

DE MARCEY, *regardant si on l'écoute.* Outre ses honnes fortunes du dehors, il paraît qu'il a encore... (*Très bas.*) ici même... sous le toit conjugal... (*Avec mystère.*) une ancienne maîtresse.

CANOUVILLE. Ah bah !

DE MARCEY, *même jeu.* Et un enfant.

CANOUVILLE, *bas.* Et sa femme tolère ça ?

DE MARCEY, *riant sous cape.* Si ça l'arrange.

CANOUVILLE. Une bonne pâte, hein!.. (*Il s'écrit.*) mais, puisque tu arrives comme moi, de qui tiens-tu ces détails?

DE MARCEY, bas. De mon hôtesse.... la Gazette de Lyon... bonne femme, mais bavarde comme elles le sont toutes... elle m'a mis tout de suite au courant. Ces détails, je te l'avouerai, ont vivement piqué ma curiosité, et j'ai demandé à dîner à Robert, exprès pour connaître cette excellente femme!

CANOUVILLE. Il n'y en a peut-être qu'une au monde de raisonnable, et elle lui tombe entre les mains... a-t-il du bonheur!

DE MARCEY, très bas. Ce n'est pas tout!

CANOUVILLE. Encore!.. ah ça, mais il a donc un sérail?

DE MARCEY. Mieux que ça... (*Baissant la voix.*) Une petite maison.

CANOUVILLE. Oh! le coquin... quel dommage que le régiment parte demain!

DE MARCEY. Si tu restais deux jours de plus, nous pourrions connaître ça.

CANOUVILLE, avec gaieté. J'ai bien envie de demander un congé... ah! ah! (*Il s'écrit.*) Chut!... j'aperçois nos amis et la perle des épouses, qui s'avancent de ce côté.

SCÈNE IX.

Les Précédens, **ROBERT**, entrant par le fond avec des Officiers du régiment de Canouville, il va prendre les mains de Canouville;

DALILA sort par la droite, elle est en grande toilette et conduite par **BONNEAU**. — *Tout le monde salué.*

CANOUVILLE, bas à Robert. Mon cher ami, je te fais mes complimens; elle est charmante! (*Bas à de Marcey.*) Pauvre petite femme, elle me fait de la peine!.. c'est qu'elle a l'air tout-à-fait intéressant!

Pendant ce temps on a servi; les officiers se placent à table, sur l'invitation de Dalila.

BONNEAU. Allons, messieurs, à table, à table!

ROBERT, gaiement. Oui, c'est cela, à table!.. Bonneau a raison... vivrez la joie et au diable les ennuis!.. avant tout, buvons:

On se place dans l'ordre suivant; Dalila est au milieu, un officier à sa droite, de Marcey à sa gauche, Canouville près de lui, puis Robert. Bonneau est à l'autre extrémité.

BONNEAU. Messieurs, c'est du champagne.

Des valets débouchent le champagne, dont le bouchon va frapper au plafond.

ROBERT, gaiement. Voilà l'artillerie que j'aime.

CANOUVILLE. Robert, ménage nous, la journée n'est pas finie, et si elle continue comme elle a commencé...

DALILA, servant. Qu'avez-vous donc fait?

ROBERT. Allons donc, est-ce qu'on parle de ça?... un déjeuner de malade... du champagne, du café, des liqueurs.

CANOUVILLE. Et puis le punch que tu oublies.

ROBERT. Savez-vous, messieurs, que je ne vous reconduis plus... moi, Robert, un homme marié, un invalide, c'est moi qui suis encore votre maître... où est le temps de la rue Saint-Lazare, où l'aurore nous trouvait encore fermes sur les étriers!

CANOUVILLE. Et où l'on reconduisait de Marcey à la Seine... ah! ah!

BONNEAU. Ah, c'était le bon temps, le temps des folies, de la jeunesse!.. elle a été bien orageuse, ma jeunesse!

ROBERT. Buvons!

On verse.

BONNEAU. Mais ce qui me console, c'est que j'ai pour moi de beaux et glorieux souvenirs!

ROBERT, buvant. Eh bien! Bonneau, à tes glorieux souvenirs!

TOUS. Aux souvenirs de M. Bonneau!

Tout le monde se lève et Bonneau salue.

BONNEAU. Messieurs, je suis confus. (*Il boit.*) Il faut avouer que nous étions de fameux scélérats!

ROBERT. Que de joyeuses aventures! de combats, d'escalades! C'est égal, je suis bien rouillé, les échelles de corde ne me vont plus...

BONNEAU, bas aux officiers. Au lieu d'entrer par la fenêtre, il entre par la porte, voilà toute la différence.

ROBERT. Qu'est-ce que tu dis, gros fat?

BONNEAU, étourdi. Je dis qu'hier encore chez Pamela... (*Robert lui cingle un coup de serviette, Bonneau se lève vivement, en se frottant.*) oh! oh!

CANOUVILLE. Eh bien! M. Bonneau, qu'avez-vous donc?

BONNEAU. Ne faites pas attention, j'ai des inquiétudes dans les jambes, et puis j'ai quelques ordres à donner. (*A part.*) J'en ai assez comme ça! (*Il sort et dit en passant à Robert*) Tu m'as joliment cinglé.

DALILA, *d'un air distrait*. Qu'est-ce que c'est que cette Pamela?

ROBERT. Chère amie, c'était avant...

CANOUVILLE. Oui, avant le mariage, madame... tout ce qui est avant, est pardonné.

DALILA, *avec indifférence*. Ah, mon Dieu ! je ne suis pas jalouse, allez ; si je l'étais, j'aurais beau jeu... encore si je n'avais que ça à lui reprocher !

CANOUVILLE. Quoi donc ?

DALILA. Oh ! il sait bien ce que je veux dire,

ROBERT. Ah ! vas-tu recommencer, nous avons fait la paix.

DALILA, *vivement*. Jamais ! sur cet article là.

DE MARCEY, *bas à Canouville*. Qu'est-ce que je te disais, la maîtresse !

DALILA. Encore ce matin, n'ai-je pas été insultée ?

CANOUVILLE et **DE MARCEY**. Ah ! ah !... c'est trop fort.

DALILA. N'est-ce pas, messieurs ?.. et il trouve cela bien, lui.

ROBERT, *contraint*. Mais non, je trouve cela mal.

DALILA. Eh ! ce n'est pas d moi qu'il faut le dire, c'est d'elle.

Musique jusqu'à la fin de la scène suivante.

SCÈNE X.

Les Précédens, BONNEAU.

BONNEAU, *bas à Robert*. Robert ! Robert !

ROBERT, *bas*. Quoi ?

BONNEAU, *bas*. Ta femme.

ROBERT, *bas*. Ma femme ?

BONNEAU, *bas*. Elle est sur mes pas.

ROBERT, *à part*. Nous sommes perdus !..

DALILA, *étonnée*. Quoi donc ? (*Louise paraît.*) Ciel ! sa femme.

Tout le monde se lève.

SCÈNE XI.

Les Précédens, LOUISE.

Les officiers lorguent.

DE MARCEY, *à Canouville*. Ah diable !.. la maîtresse ?

CANOUVILLE, *bas à de Marcey*. Mais elle est fort bien !

ROBERT, se levant brusquement dit avec colère : Que voulez-vous, madame ?.. que venez-vous faire ici ?

LOUISE, avec une dignité douce. Monsieur, il fallait un puissant motif pour me décider à quitter ma retraite et à venir troubler vos plaisirs ; mais ma fille souffre, monsieur, elle a froid... ce matin j'ai envoyé mon domestique, il a été durement repoussé par cette femme.

Elle regarde Dalila avec mépris ; murmures parmi les officiers : ah ! ah !

DALILA. Vous le voyez, monsieur, jusque devant vos amis ? Robert, Robert, me laisserez-vous insulter ?

ROBERT, à sa femme. Madame, est-ce une scène que vous voulez nous faire !

CANOUVILLE, s'avançant. Ba vérité, c'est trop fort !

DE MARCEY. Oui, c'est inconvenant !... manquer à la maîtresse de la maison... c'est à dire que moi à ta place...

CANOUVILLE, montrant Dalila. De Marcey a raison, il faut des excuses à madame.

TOUS LES OFFICIERS. Oui, des excuses, des excuses !

Robert se rassied seul avec impatience.

LOUISE, ** un moment stupéfaite par cette scène qu'elle ne peut comprendre. Des excuses !... des excuses !.. et qui suis-je donc, moi, messieurs ?.. (*Avec force.*) et quel rôle infâme me fait-on jouer ici ?.. (*S'animant par degrés.*) Certes, Robert, vous vous êtes étrangement mépris, si, parce que j'ai supporté tant d'outrages en silence, vous avez cru que je supporterais encore celui-là. Tant que vos désordres ont cherché l'ombre, j'ai pu fermer les yeux ; (*Avec une énergie toujours croissante.*) mais aujourd'hui que vous ne rougissez pas de dévoiler toute votre honte devant vos amis, aujourd'hui, que vous n'avez pas craint de prostituer votre nom... c'est à moi de défendre ce nom que je porte et que ma fille doit porter un jour. C'est moi qui suis votre femme, monsieur, (*Avec force.*) osez dire que je mens !.. (*Silence.*) et après vous et moi, il n'y a ici que des valets !

DALILA. Quelle insolence !

LOUISE, indignée, fait un pas. Malheureuse !... (*Avec pitié, et comme émue par un souvenir douloureux.*) Ce n'était pas pour insulter celle qu'il nomma sa fille, que mon vénérable père adoptif te ramassa un jour dans la rue et te donna un morceau de pain ! (*Dalila baisse les yeux et Louise reprend avec plus de force.*) Robert, ce dernier outrage a comblé la mesure... désormais il y a une barrière entre nous. Cette maison est ma dot... elle m'appartient, je la veux toute entière pour

* De Marcey, Canouville, Dalila, Robert, Louise.

** Ici Louise doit occuper le devant de la scène.

moi et ma fille; je la veux solitaire, mais chaste et pure... Je vous défends... (*Robert qui depuis long-temps ne peut contenir son impatience, se lève furieux; mais Louise s'avance sur lui et lit avec plus de force:*) Je vous défends, entendez-vous, d'y mettre le pied, vous et votre servante!... (*Silence.*) A présent, j'espère que tout le monde ici va me laisser chez moi.

Les officiers se retirent en silence.

ROBERT, jetant sa serviette et vidant son verre. Messieurs, le café refroidit.

Il sort suivi de Bonneau.

DALILA, bas et s'approchant de Louise. A vous cette partie, madame; à moi la revanche.

Elle sort en menaçant; Louise tombe dans un fauteuil, épuisée par l'énergie qu'elle vient de montrer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Petit salon de Louise; à droite, chambre à coucher; à gauche, porte communiquant à l'intérieur.

SCENE I.

LOUISE, seule.

Elle est assise et penchée sur un canapé, où dort sa fille.

La nuit est venue... cette journée d'angoisse est enfin passée! qu'elle m'a paru longue!... vingt fois j'ai cru que mes forces épuisées par les scènes violentes d'hier soir allaient me trahir... ah! qu'une mère a de courage auprès de sa fille souffrante!... il me semble que son visage est plus rouge, son pouls plus vif; sa fièvre redouble... et Antoine qui ne revient pas!... seule, seule dans le monde... Pourtant il avait dit: Quand tu souffriras, regarde autour de toi... je serai là.

BONNEAU, *déconcerté*. C'est juste!.. c'est égal, je cours; je vole; j'ai des ailes comme le Dieu malin et ce ne sera pas ma faute, si le beau jeune homme n'est pas ici dans cinq minutes... (*Il sort en lui envoyant des baisers.*) Adieu, ma reine; adieu; Cypris!

SCENE XV.

DALILA, *seule; avec mépris.*

Parasite!.. qui s'attache à Robert, comme la chenille à la feuille!.. et que je contenterai avec les miettes!.. si Robert avait une bonne idée, il reviendrait plus tôt... (*Avec dépit.*) Oh! il ne m'aime pas!.. (*Elle se regarde dans la glace et arrange son bonnet.*) Comme je suis pâle!.. je crois bien, depuis trois nuits que je n'ai pas fermé l'œil, ça n'embellit pas... (*Elle se tâte.*) Personne!.. mais que fait-il donc? que je voudrais savoir, l'effet qu'aura produit sur lui cette soirée... (*On frappe, elle écoute.*) C'est lui, pour cette fois; comme il monte vite!.. que lui dire? (*Froidement.*) Dormons; ça me tirera d'embarras...

Elle fait semblant de dormir sur un fauteuil où elle se place avec coquetterie.

SCENE XVI.

DALILA, *dans le fauteuil*, **ROBERT**, *très agité, entre sans la voir et va se jeter sur une chaise, de l'autre côté du théâtre.*

ROBERT. Personne!.. oh! quelle soirée!.. quelle ivresse! jamais de ma vie je n'ai éprouvé pareilles émotions... tout me bat... ma tête est en feu!.. cette musique enivrante retentit toujours à mes oreilles! (*Pause.*) Mon père n'est pas encore rentré, si je retouruais!.. (*Au moment où il va sortir, Dalila laisse tomber une clé; le bruit le fait retourner.*) Ciel!.. Dalila!.. elle dort!.. jamais je ne l'ai vue aussi belle!.. si j'osais!..

Il s'approche, se penche sur elle et l'embrasse doucement... Dalila se réveille et Robert s'éloigne vivement.

DALILA, *faisant semblant de se réveiller*. Ah! c'est vous!.. ch bien! votre soirée?.. êtes-vous content?..

ROBERT. Content!.. content!.. dis donc, ravi!.. transporté!..

DALILA, *souriant*. C'était donc bien beau?..

ROBERT. Une féerie !.. un spectacle magique !.. éblouissant !.. figure-toi un océan de gaze, de velours, de soie, de fleurs, de diamants et au milieu, des femmes, rien que des femmes !.. toutes jeunes, belles, comme celles qui passent dans mes rêves ; je crois les voir encore danser et voltiger devant moi avec leurs poses molles, voluptueuses, leurs beaux bras, leurs blanches épaules... me regarder comme tu me regardes... me sourire comme tu me souris, en ce moment...

DALILA, se défendant faiblement. Eh bien ! Robert... que faites-vous ?..

ROBERT. Oh ! Dalila !.. Dalila !..

Il l'étreint dans ses bras.

DALILA, le repoussant avec force, prête l'oreille. Écoutez ?..

ROBERT, très vite. Qu'as-tu ?..

DALILA, très vite. C'est lui !..

ROBERT, de même. Qui ?..

DALILA, de même. Votre père !..

ROBERT, il court à ses rideaux. O ciel !..

DALILA. Ne bougez pas.

Elle court souffler la lampe et disparaît par la porte de l'escalier dérobé dont la porte reste ouverte ; il fait nuit.

SCÈNE XVII.

Les Précédens, MOIREAU.

MOIREAU, du dehors. Robert, êtes-vous là ?..

ROBERT, mu. Oui, mon père...

Dalila entr'ouvre la porte pour écouter.

MOIREAU, du dehors. Demain j'aurai à vous parler.

Il tire sur lui la porte qu'il ferme à double tour.

Le rideau tombe.

FIN DU PROLOGE.

ACTE I.

Le Théâtre représente une salle à manger de l'hôtel de Robert.

SCENE I.

JAMES, puis UN DOMESTIQUE.

*Au bout du rideau, des domestiques regardent le jockey qui joue aux tables
sur une banquette, avec un de leurs camarades.*

JAMES. Treize, du carreau; 20, 21, 22, 23 et 24.

UN DOMESTIQUE, une lettre à la main. Pour madame Louise de Tancarville.

JAMES. Donne.

LE DOMESTIQUE. Vous n'êtes pas M. Antoine; c'est à lui qu'on m'a dit de la remettre.

JAMES, voulant la lui prendre. Donne toujours, Antoine ou moi, c'est la même chose.

LE DOMESTIQUE. De tout, puisque vous appartenez à l'autre; et ma lettre est pour la maîtresse de la maison.

SCENE II.

Les Précédents, DALILA.

DALILA*. Pourquoi ce bruit?

JAMES. Une lettre pour madame de Tancarville, qu'il ne veut pas me remettre tout me passe par les mains, l'ami.

Il lui enlève la lettre et la donne à Dalila.

DALILA. Et à raison.

Elle descend la scène et decache le billet sans qu'on puisse la voir.

JAMES. Combien y a-t-il que tu es à Lyon?

* Tout cet acte doit être joué avec dignité, souvent avec coquetterie, jamais avec dureté.

LE DOMESTIQUE. Un mois.

JAMES. Et dans cette maison ?

LE DOMESTIQUE. Huit jours.

JAMES. Et tu n'en sais pas plus que ça... tu as encore ta première fleur de vertu.

DALILA, d part. Quelle découverte ! (*Elle referme le billet et dit froidement en le montrant au domestique :*) Qui vous a remis ce billet ?

LE DOMESTIQUE. Un inconnu.

DALILA. S'il revient, vous me préviendrez ; voilà pour vous, mon ami.

Elle lui donne une bourse.

JAMES. A présent, comprends tu quelle est la maîtresse ?

LE DOMESTIQUE, faisant sonder la bourse. Elle ne me l'avait pas encore expliqué ainsi.

Ils se retirent au fond.

SCENE III.

Les Précédens, BONNEAU.*

BONNEAU. Salut à la reine de ces lieux !

DALILA, d'un air de protection. Bonjour, Bonneau. (*Aux domestiques*) Et vous, sachez bien qu'il n'y a pas ici d'autre maîtresse que moi ; vous m'avez entendue ? laissez-nous.

Les domestiques sortent.

BONNEAU. Où est Robert ?

DALILA. Il est sorti.

BONNEAU, contrarié. Diable !

DALILA. Que lui voulez-vous ?

BONNEAU, riant. Oh ! rien.

DALILA, froidement. Un secret !... c'est différent ; à vous l'extérieur ; mais à moi l'intérieur, dont je suis la reine, comme vous dites, et où je ne compte, comme vous le voyez, que des sujets fidèles et soumis.

BONNEAU. A commencer par moi, votre petit serviteur et votre esclave depuis bien long-temps.

Il soupire.

DALILA, d'un air incrédule. Il y a cinq ans, vous ne distiez pas ça ; vous rappelez-vous ce jour ?..

* Pendant toute cette scène, Bonneau parle à demi-voix et supplie.

BONNEAU. J'ai la mémoire très mauvaise.

DALILA. Vous étiez bien près de m'abandonner.

BONNEAU. Mais depuis, comme je vous ai aimée!

DALILA. Taisez-vous, vous ne savez que dire des sottises.

BONNEAU. L'on pardonne facilement, quand on a ce qu'on voulait avoir.

DALILA. Qui vous dit que je l'aie?

BONNEAU. Comment! n'êtes-vous pas satisfaite?... pendant les premiers temps de leur mariage, madame de Tancarville adorait son époux... mais depuis que vous lui avez fait savoir habilement qu'elle n'avait pas seule la tendresse de son mari, les cartes ont été tout-à-fait brouillées et les époux aussi... que voulez-vous de plus?

DALILA. Ce que je n'ai pas : la place que je devais occuper et qu'une autre m'a prise.

BONNEAU. On vous a pris votre place? (*À part.*) C'est singulier, j'aurais cru le contraire. (*Haut.*) Mais voyons, au bout du compte, elle ne nous tourmente pas, elle reste toujours chez elle, toujours seule avec sa fille, n'exigeant rien, ne demandant rien; ce n'est pas là une méchante femme.

DALILA. Courage! faites son éloge, Bonneau, passez de son côté.

BONNEAU. Moi, passer de son côté! est-ce que c'est possible? mais je ne suis pas pour les moyens violents.

DALILA. Ecoutez-moi, Bonneau; vous savez que mes prédictions se réalisent quelquefois...

BONNEAU. Toujours, et il y a des moments où je crois que vous avez un petit diable en poche; ce qui me fait peur.

DALILA. Eh bien! je vous prédis qu'une de nous deux sortira de la maison.

BONNEAU. Voilà que je commence à trembler.

DALILA. Et ça ne sera pas moi.

BONNEAU. Mais vous ne pensez donc pas que la fortune de Robert dépend de sa femme, puisqu'ils sont séparés de biens; et qu'un divorce, devant les tribunaux...

DALILA. Eh! bon Dieu, qui vous parle de tribunaux, du divorce?

BONNEAU. Et puis n'y a-t-il pas entre eux un lien plus fort encore?

DALILA. Lequel?

BONNEAU. Leur enfant.

DALILA. Ce lien peut disparaître.

BONNEAU. Voilà que je tremble tout à fait.

DALILA, *riant*. Ah! ah! ah! ce pauvre Bonneau... qu'il est drôle... et pourquoi tremblez-vous?

BONNEAU. Pourquoi? (*Bas.*) un moyen violent.

DALILA. Ah! ah! ah!... mais, mon pauvre Bonneau, il n'y a que les sets qui emploient les moyens violents.

BONNEAU, *avec intention*. Alors je suis tout-à-fait rassuré.

SCÈNE IV.

Les Précédens, ANTOINE.

ANTOINE. Madame...

DALILA. Que voulez-vous?

ANTOINE. Je vous demande pardon de vous interrompre... mais c'est vous qui avez toutes les clefs, et...

DALILA, *avec hauteur*. Eh bien!

ANTOINE. Et je voudrais...

DALILA, *même jeu*. Parlez donc.

ANTOINE, *d part*. Oh, quel est méchant! (*Haut.*) Je voudrais... c'est-à-dire madame voudrait un peu de bois.

DALILA. Dans cette saison?

ANTOINE. Sa fille est malade... pourtant il faut espérer que ça ne sera rien!

DALILA. Alors que voulez-vous?

ANTOINE. Mais...

DALILA. Laissez-nous.

ANTOINE. Faut-il donc que je dise à madame...

DALILA. Dites ce que vous voudrez, mais laissez-nous.

ANTOINE, *s'avançant par degrés*. C'est affreux! madame qui est si douce, si bonne, si résignée!

DALILA, *avec dignité*. Hein?... je crois que vous raisonnez... sortez.

ANTOINE. Non, je ne sortirai pas... vous n'êtes pas ma maîtresse.

BONNEAU, *allant d lui*. Eh bien! es-tu fou?

DALILA. Insolent!

SCÈNE V.

Les Précédens, ROBERT:

ROBERT, *toilette élégante, mais le front soucieux.* Ah ! toujours des criailleries... c'est un enfer que cette maison !

DALILA, *Encore le domestique de votre femme qui vient de m'insulter !*

ROBERT. Que ce soit le diable !... il faut que ça finisse et qu'on me donne la paix.

Dalila va s'asseoir avec humeur.

ANTOINE, *les larmes aux yeux.* Monsieur, je demande du bois et l'on me refuse.

ROBERT, *descendant vers elle.* Que dit-il ?

DALILA. Il a toujours quelque chose à demander.

ROBERT, *d demi-voix.* Allons donc ! tu te fais plus méchante que tu n'es !.. ce sont des tracasseries... vivons politiquement, mais pas de persécution !.. Bonneau...
Il lui parle bas en riant.

DALILA, *d Antoine.* Allez, allez, je le veux.

Antoine regarde son maître, et voyant qu'il ne s'occupe plus de lui, sort en levant les mains au ciel.

ROBERT, *d Bonneau.* Tu entends ?... quelque chose de fin, de soigné.

BONNEAU. Sois tranquille !... tu sais que j'ai du goût.

ROBERT. Mais tout de suite, tout de suite... je les attends dans une heure.

Bonneau sort.

SCÈNE VI.

DALILA, ROBERT.

ROBERT, *venant s'asseoir près d'elle.* Dalila.

DALILA, *avec humeur.* Laissez-moi, monsieur.

ROBERT. Tu vas encore bouder. *(Se levant avec impatience.)* eh bien ! boude, maudite !.. comme c'est amusant ! quand je rentre ici, voilà toujours ce qui m'attend.... et l'on se plaint que je ne reste pas chez moi... beau chez moi !.. ah ! tu n'es guère indulgente.

* Dalila, Antoine, Robert, Bonneau.

DALILA. Votre femme l'était davantage ?

ROBERT. Ma femme, ma femme !... est-ce que je la vois ? est-ce que j'y pense ?... est-ce que je lui parle seulement ?

DALILA. Bon hypocrite, parce qu'elle ne vous plaît pas.

ROBERT. Le fait est que, de toutes les femmes que j'ai connues...

DALILA, *soupirant*. Et, Dieu merci, la liste est longue.

ROBERT. C'est la seule à qui je n'ai jamais rien trouvé de bien.

DALILA. Ce n'est pas étonnant, madame Sept-Douleurs !... toujours le visage allongé et les yeux rouges.

ROBERT. Mauvaise langue !... tout ça n'empêche pas qu'elle ne soit reléguée dans un pavillon de cette maison, de cette maison qui lui appartient... et si elle voulait faire valoir ses droits... après tout, c'est ma femme.

DALILA. Votre femme !... votre femme !... voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais.

ROBERT. Que veux-tu ?.. le mal est fait.

DALILA. Un mariage imposé ! (*Sans regarder Robert.*)

ROBERT. Volontairement.

DALILA. Volontairement est joli.

ROBERT. En faisant ce mariage, le protecteur de Louise ne m'a-t-il pas donné à tout jamais son nom, ses titres et sa fortune ?

DALILA. S'il ne vous avait donné que ça !... (*Même jeu.*)

ROBERT. Que veux-tu dire ?

DALILA. Que les gens les plus fins sont toujours ceux qu'on attrape le plus facilement.

ROBERT. Voyons, explique-toi.

DALILA, *finement et jouant avec son fichu*. Cette petite Marie... votre fille... combien donc y avait-il de temps que vous étiez marié, quand elle est venue au monde ?

ROBERT, *très agité*. Tais-toi.

DALILA, *même jeu*. Elle est née, le 2 août. (*Légerement.*) Quel mois vous êtes-vous donc marié ?

ROBERT. Tais-toi, te dis-je.

DALILA, *comptant sur ses doigts, sans le regarder, jusqu'à sept*. Janvier,....

ROBERT, *à part*. Je tremble de fureur rien que d'y penser. (*Haut*) Dalila, tu vois bien ce que tu viens de me dire...

DALILA, *souriant*. Oh ! comme vous êtes ému pour si peu !...

ROBERT. Pour si peu... si jamais tu pouvais m'en donner des preuves !..

DALILA, *vivement*. Eh bien ! que feriez-vous ?

ROBERT, *avec fureur*. Je la chasserais, et son enfant avec elle.

DALILA, *avec intention*. Vous n'attendrez peut-être pas longtemps.

ROBERT. Hein ?

DALILA. Silence, on vient. (*A part en montrant la lettre.*) Il n'est pas encore temps.

SCÈNE VII.

Les Précédens, BONNEAU.

BONNEAU, *se frottant les mains*. Ah ! j'espère que tu seras content de notre petit dîner.

DALILA. Un dîner !

ROBERT. Oui, quelques anciens amis, avec qui j'ai pris un punch ce matin ; le colonel d'un régiment qui passe à Lyon, et plusieurs de ses officiers. Ils m'ont témoigné le désir de dîner avec ma femme.

DALILA, *stupéfaite*. Votre femme ! et vous avec consenti !

ROBERT. Jusqu'ici j'avais toujours évité de recevoir, mais ils m'ont tellement pressé qu'il a fallu céder... le moyen de faire autrement, sans éveiller les soupçons... mais sois tranquille, ils repartent demain.

DALILA, *très agitée*. Demain... demain... et moi aujourd'hui, moi, monsieur, que voulez-vous que je devienne?... il faudra donc que je me cache?... et vos domestiques... de quoi ça aura-t-il l'air ?

ROBERT. Diable ! je n'avais pas pensé à tout ça.

DALILA, *d'un ton absolu*. Ce dîner n'aura pas lieu.

ROBERT, *vivement*. Mais ils vont venir.

DALILA, *très vite*. Ça m'est égal.

ROBERT. Mais entends donc...

DALILA, *très vite*. Je n'entends rien ; je vous dis que ce dîner n'aura pas lieu, ou je sors à l'instant de cette maison !

ROBERT, *parcourant le théâtre à grands pas*. Ah ! s'il n'y a pas de quoi perdre la tête.

BONNEAU, *passant entre eux deux*. Mais attendez donc, attendez donc, il y aurait peut-être un moyen.

ROBERT, *revenant à Bonneau*. Ah! Bonneau, Bonneau, *très* vertueuse, mon Orphée, *tire-moi de là*.

BONNEAU, *en confidence et les ramenant tous deux*. Tes amis partent demain, dis-tu?

ROBERT, *écoutant*. Oui.

BONNEAU, *de même*. Ils ne connaissent pas ta femme!

ROBERT. Non, puisque c'est pour ça qu'ils s'en sont demandé à diner.

BONNEAU, *souriant*. Ils s'attendent à trouver une maîtresse de maison, jeune, jolie et toute aimable.

ROBERT, *ne comprenant pas*. Eh bien?

BONNEAU, *avec intention et regardant Dalila*. Eh bien! je ne vois pas pourquoi nous changerions notre petit train de vie ordinaire... pour des gens qui ne font que passer et qu'on ne reverra plus.

DALILA, *vivement*. Il a raison.

ROBERT. Mais je ne comprends pas...

BONNEAU. Comment tu ne comprends pas!.. *(Appuyant.)* cette maîtresse de maison, jeune, jolie et toute aimable... eh bien! la voilà.

DALILA, *avec joie*. Il est charmant.

ROBERT, *compréhensif*. Bonneau, mon brave Bonneau! que je t'embrasse... tu as de l'esprit gros comme toi.

BONNEAU. Ce n'est pas peu dire.

ROBERT, *qui a été au fond*. Les voilà!.. les voilà!

DALILA. Déjà! je cours à ma toilette... *(très aimable.)* pour vous faire honneur, M. de Tancarville. *(A part et avec joie.)* C'est le plus beau jour de ma vie.

Elle sort.

ROBERT, *d'Orphée*. Toi, cours vite faire dresser la table.

BONNEAU, *se penchant sur le bras*. Oui, mais avant il faut que je te parle.

ROBERT. Encore.

BONNEAU, *très bas et vite*. Notre dernière nuit a fait du bruit.

ROBERT, *vite*. Après?

BONNEAU, *vite et bas*. Le père de la jeune fille enlevée crie.

ROBERT. Qu'est-ce que j'y fais?.. c'est une manie de famille.

BONNEAU. Oh! tu plaisantes toujours!.. mais c'est sérieux.. c'est sérieux, je ne te quitte pas.

Il l'entraîne et ils sortent tous deux.

SCÈNE VIII.

CANOUVILLE, DE MARCEY, *entrant par le fond, précédés d'un laquais auquel ils remettent leurs chapeaux.*

CANOUVILLE. De Marcey!

DE MARCEY. Canouville!

CANOUVILLE. Et depuis quand à Lyon?

DE MARCEY. De ce matin, et je pars demain.

CANOUVILLE. Moi de même... comme on se rencontre! nous sortons du café, Robert m'a invité avec quelques officiers de mon régiment, d'anciens amis, des viveurs comme lui... et il me m'avait pas dit que tu serais des nôtres. A propos, je t'ai trouvé déchu.

DE MARCEY. Ah dame! au métier qu'il fait, on va vite.

CANOUVILLE. Quel dommage qu'il ait jeté aux femmes tant d'espérances et d'avenir!.. il pouvait aller loin... il y avait chez lui de la sève!.. du talent, de l'étoffe pour trois hommes d'état; il aurait pu devenir... qui sait?... un Mirabeau!

DE MARCEY. Il a mieux aimé n'en prendre que la moitié.

CANOUVILLE, *riant.* Il a laissé le buste. — Ah ça, il est donc toujours le même?

A partir de ce mot, toute la scène doit être confidentielle.

DE MARCEY, *Très bas.* A ce qu'il paraît... à Lyon, comme à Paris, il y a des actrices.

CANOUVILLE. Il est donc riche?

DE MARCEY, *en confident.* Comme un Juif! la fortune de sa femme est considérable..... (*Très bas.*) mais il n'est marié que pour la forme.

CANOUVILLE. Comment ça?

DE MARCEY, *regardant si on l'écoute.* Outre ses bonnes fortunes du dehors, il paraît qu'il a encore... (*Très bas.*) ici même... sous le toit conjugal... (*Avec mystère.*) une ancienne maîtresse.

CANOUVILLE. Ah bah!

DE MARCEY, *même jeu.* Et un enfant.

CANOUVILLE, *bas.* Et sa femme tolère ça?

DE MARCEY, *riant sous cape.* Si ça l'arrange.

CANOUVILLE. Une bonne pâte, hein!.. (*Ils rient.*) mais, puisque tu arrives comme moi, de qui tiens-tu ces détails?

DE MARCEY, bas. De mon hôtesse..... la Gazette de Lyon.... bonne femme, mais bavarde comme elles le sont toutes... elle m'a mis tout de suite au courant. Ces détails, je te l'avouerai, ont vivement piqué ma curiosité, et j'ai demandé à dîner à Robert, exprès pour connaître cette excellente femme!

CANOUVILLE. Il n'y en a peut-être qu'une au monde de raisonnable, et elle lui tombe entre les mains... a-t-il du bonheur!

DE MARCEY, très bas. Ce n'est pas tout!

CANOUVILLE. Encore!.. ah ça, mais il a donc un sérail?

DE MARCEY. Mieux que ça... (*Baissant la voix.*) Une petite maison.

CANOUVILLE. Oh! le coquin... quel dommage que le régiment parte demain!

DE MARCEY. Si tu restais deux jours de plus, nous pourrions connaître ça.

CANOUVILLE, avec gaieté. J'ai bien envie de demander un congé... ah! ah! (*Ils rient.*) Chut!... j'aperçois nos amis et la perle des épouses, qui s'avancent de ce côté.

SCENE IX.

Les Précédens, **ROBERT**, entrant par la fond avec des Officiers du régiment de Canouville, il va prendre les mains à Canouville; **DALILA** sort par la droite, elle est en grande toilette et conduite par **BONNEAU**. — Tout le monde salue.

CANOUVILLE, bas à Robert. Mon cher ami; je te fais mes compliments; elle est charmante! (*Bas à de Marcey.*) Pauvre petite femme, elle me fait de la peine!... c'est qu'elle a l'air tout-à-fait intéressant!

Pendant ce temps on a servi; les officiers se placent à table, sur l'invitation de Dalila.

BONNEAU. Allons, messieurs, à table, à table!

ROBERT, gaiement. Oui, c'est cela, à table!.. Bonneau a raison... vive la joie et au diable les ennuis!.. avant tout, buvons.

On se place dans l'ordre suivant; Dalila est au milieu, un officier à sa droite; de Marcey à sa gauche, Canouville près de lui, puis Robert. Bonneau est à l'autre extrémité.

BONNEAU. Messieurs, c'est du champagne.

Des valets débouchent le champagne, dont le bouchon va frapper au plafond.

ROBERT, gaiement. Voilà l'artillerie que j'aime.

CANOUVILLE. Robert, ménage nous, la journée n'est pas finie, et si elle continue comme elle a commencé...

DAHLA, entrant. Qu'avez-vous donc fait?

ROBERT. Allons donc, est-ce qu'on parle de ça?... un déjeuner de malade... du champagne, du café, des liqueurs.

CANOUVILLE. Et puis le punch que tu oublies.

ROBERT. Savez-vous, messieurs, que je ne vous racontais plus... moi, Robert, un homme marié, un invalide, c'est moi qui suis encore votre maître... où est le temps de la rue Saint-Lazare, où l'aurore nous trouvait encore fermes sur les étriers!

CANOUVILLE. Et où l'on reconduisait de Marcey à la Seine... ah! ah!

BONNEAU. Ah, c'était le bon temps, le temps des folies, de la jeunesse!.. elle a été bien orageuse, ma jeunesse!

ROBERT. Buvois!

On verse.

BONNEAU. Mais ce qui me console, c'est que j'ai pour moi de beaux et glorieux souvenirs!

ROBERT, buvant. Eh bien! Bonneau, à tes glorieux souvenirs!

TOUS. Aux souvenirs de M. Bonneau!

Tout le monde se lève et Bonneau salue.

BONNEAU. Messieurs, je suis confus. *(Il boit.)* Il faut avouer que nous étions de fameux scélérats!

ROBERT. Que de joyeuses aventures! de combats, d'escalades! C'est égal, je suis bien rouillé, les échelles de corde ne me vont plus...

BONNEAU, bas aux officiers. Au lieu d'entrer par la fenêtre, il entre par la porte, voilà toute la différence.

ROBERT. Qu'est-ce que tu dis, gros fat?

BONNEAU, étourdiment. Je dis qu'hier encore chez Pamela... *(Robert lui cingle un coup de serviette, Bonneau se lève vivement, en se frottant.)* oh! oh!

CANOUVILLE. Eh bien! M. Bonneau, qu'avez-vous donc?

BONNEAU. Ne faites pas attention, j'ai des inquiétudes dans les jambes, et puis j'ai quelques ordres à donner. *(A part.)* J'en ai assez comme ça! *(Il sort et dit, en passant à Robert)* Tu m'as joliment cinglé.

DALILA, *d'un air distrait*. Qu'est-ce que c'est que cette Pamela?

ROBERT. Chers amie, s'était avant ..

CANOUVILLE. Oui, avant le mariage, madame. . . tout ce qui est avant, est pardonné.

DALILA, *avec indifférence*. Ah, mon Dieu! je ne suis pas jalouse, allez; si je l'étais, j'aurais beau jeu... encore si je n'avais que ça à lui reprocher!

CANOUVILLE. Quoi donc?

DALILA. Oh! il sait bien ce que je veux dire.

ROBERT. Ah! vas-tu recommencer, nous avons fait la paix.

DALILA, *vivement*. Jamais! sur cet article là.

DE MARCEY, *bas à Canouville*. Qu'est-ce que je te disais, la maîtresse!

DALILA. Encore ce matin, n'ai-je pas été insultée?

CANOUVILLE et **DE MARCEY**. Ah! ah!... c'est trop fort.

DALILA. N'est-ce pas, messieurs?.. et il trouve cela bien, lui.

ROBERT, *contraint*. Mais non, je trouve cela mal.

DALILA. Eh! ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, c'est à elle.

Musique jusqu'à la fin de la scène suivante.

SCÈNE X.

Les Précédens, **BONNEAU**.

BONNEAU, *bas à Robert*. Robert! Robert!

ROBERT, *bas*. Quoi?

BONNEAU, *bas*. Ta femme.

ROBERT, *bas*. Ma femme?

BONNEAU, *bas*. Elle est sur mes pas.

ROBERT, *à part*. Nous sommes perdus!..

DALILA, *étonnée*. Quoi donc? (*Louise paraît.*) Ciel! sa femme.
Tout le monde se lève.

SCÈNE XI.

Les Précédens, **LOUISE**.

Les officiers lorgnent.

DE MARCEY, *à Canouville*. Ah diable!.. la maîtresse!

CANOUVILLE, *bas à de Marcey*. Mais elle est fort bien!

ROBERT, se levant brusquement dit avec colère : Que voulez-vous, madame ? que venez-vous faire ici ?

LOUISE, avec une dignité douce. Monsieur, il fallait un puissant motif pour me décider à quitter ma retraite et à venir troubler vos plaisirs ; mais ma fille souffre, monsieur, elle a froid... ce matin j'ai envoyé mon domestique, il a été durment repoussé par cette femme.

Elle regarde Dalila avec mépris ; murmures parmi les officiers : *ah ! ah !*

DALILA. Vous le voyez, monsieur, jusque devant vos amis ? Robert, Robert, me laisserez-vous insulter ?

ROBERT, à sa femme. Madame, est-ce une scène que vous voulez nous faire !

CANOUVILLE, d'avantant. En vérité, c'est trop fort !

DE MARCEY. Oui, c'est inconvenant !... manquer à la maîtresse de la maison... c'est à dire que moi à ta place...

CANOUVILLE, montrant Dalila. De Marcey a raison, il faut des excuses à madame.

TOUS LES OFFICIERS. Oui, des excuses, des excuses !

Robert se rassied seul avec impatience.

LOUISE, ** un moment stupefaite par cette scène qu'elle ne peut comprendre. Des excuses !... des excuses !.. et qui suis-je donc, moi, messieurs ?.. (*Avec force.*) et quel rôle infâme me fait-on jouer ici ?.. (*S'animant par degrés.*) Certes, Robert, vous vous êtes étrangement mépris, si, parce que j'ai supporté tant d'outrages en silence, vous avez cru que je supporterais encore celui-là. Tant que vos désordres ont cherché l'ombre, j'ai pu fermer les yeux ; (*Avec une énergie toujours croissante.*) mais aujourd'hui que vous ne rougissez pas de dévoiler toute votre honte devant vos amis, aujourd'hui que vous n'avez pas craint de prostituer votre nom... c'est à moi de défendre ce nom que je porte et que ma fille doit porter un jour. C'est moi qui suis votre femme, monsieur, (*Avec force.*) osez dire que je mens !.. (*Silence.*) et après vous et moi, il n'y a ici que des valets !

DALILA. Quelle insolence !

LOUISE, indignée, fait un pas. Malheureuse !... (*Avec pitié, et comme émue par un souvenir douloureux.*) Ce n'était pas pour insulter celle qu'il nomma sa fille, que mon vénérable père adoptif te ramassa un jour dans la rue, et te donna un morceau de pain ! (*Dalila baisse les yeux et Louise reprend avec plus de force.*) Robert, ce dernier outrage a comblé la mesure... désormais il y a une barrière entre nous. Cette maison est ma dot... elle m'appartient, je la veux toute entière pour

* De Marcey, Canouville, Dalila, Robert, Louise.

** Ici Louise doit occuper le devant de la scène.

moi et ma fille; je la veux solitaire, mais chaste et pure... Je vous défends... (*Robert qui depuis long-temps ne peut contenir son impatience, se lève furieux; mais Louise s'avance sur lui et dit avec plus de force :*) Je vous défends, entendez-vous, d'y mettre le pied, vous et votre servante!... (*Silence.*) A présent, j'espère que tout le monde ici va me laisser chez moi.

Les officiers se retirent en silence.

ROBERT, *jettant sa serviette et ridant son verre.* Messieurs, le café refroidit.

Il sort suivi de Bonneau.

DALILA, *bas et s'approchant de Louise.* A vous cette partie, madame; à moi la revanche.

Elle sort en menaçant; Louise tombe dans un fauteuil, épuisée par l'énergie qu'elle vient de montrer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Petit salon de Louise; à droite, chambre à coucher; à gauche, porte communiquant à l'intérieur.

SCENE I.

LOUISE, *seule.*

Elle est assise et penchée sur un canapé, où dort sa fille.

La nuit est venue... cette journée d'angoisse est enfin passée! qu'elle m'a paru longue!... vingt fois j'ai cru que mes forces épuisées par les scènes violentes d'hier soir allaient me trahir... ah! qu'une mère a de courage auprès de sa fille souffrante!... il me semble que son visage est plus rouge, son pouls plus vif; sa fièvre redouble... et Antoine qui ne revient pas!... seule, seule dans le monde... Pourtant il avait dit: Quand tu souffriras, regarde autour de toi... je serai là.

LE COMTE, *se levant*. Vous avez raison. (*Regardant Dalila.*)
Je veux sortir ! (*Il se lève et dit en passant devant elle d'un air de triomphe :*) Madame je sors!.. je sors!

Il rentre dans sa chambre en donnant le bras à l'inconnu.

SCENE IV.

BONNEAU, DALILA.

BONNEAU, *à Dalila qui réfléchit*. Vous n'avez donc pas entendu?

DALILA, *froidement*. Parfaitement.

BONNEAU, *vite*. Il va au couvent.

DALILA, *même jeu*. Eh bien!

BONNEAU. Mais cette rivale!..

DALILA, *même jeu*. Il la verra.

BONNEAU. Mais vous avez entendu ce docteur ; une nouvelle intrigue pour lui, c'est la mort!

DALILA, *montrant le testament*. La mort valide les testamens.

Elle sort.

BONNEAU, *stupéfait*. La mort!.. décidément elle ne sera jamais madame de Tancarville.

Il la suit.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Jardins du couvent de Sainte-Claire. — A droite, deuxième plan, grille d'entrée, avec quelques marches.

SCENE I.

LOUISE, seule.

Elle porte l'habit de sœur de Charité; assise sur un banc à droite, elle a cessé de travailler à un ouvrage de femme, et paraît livrée à de tristes réflexions.

Il y a dans la vie des êtres qui s'attachent à nous pour nous faire du bien, avec autant de passion et de persévérance que d'autres, pour nous faire du mal... souvent je me suis demandé quels étaient les liens secrets qui enchaînaient à mon existence l'homme mystérieux, l'ange protecteur qui n'a cessé de veiller sur moi, comme un père sur son enfant... Depuis treize ans, mon malheur obstiné n'a pu parvenir à lasser son dévouement... quelle sollicitude pleine d'amour, pendant les deux années de délire qui ont suivi l'enlèvement de ma fille!.. quel zèle! quelle constance infatigable, pendant les quatre années de voyages et de recherches que nous avons faits ensemble!.. et depuis, comme il m'a entourée d'une protection sainte, invisible... oh! sans lui, depuis long-temps j'aurais cessé d'espérer. (*Ici paraît la supérieure dans le fond; Louise se levant avec ferveur, et sans la voir.*) Mon Dieu, vous ne voudrez pas qu'une pauvre femme qui toute sa vie a pratiqué les préceptes de votre loi divine, qui a passé sa jeunesse sans famille, ses belles années sans époux, ait encore une vieillesse sans enfant. (*Elle tombe à genoux.*) Mon Dieu, rendez-moi ma fille!.. ma fille que je désespère de retrouver!..

La supérieure qui est arrivée près d'elle, la relève.

SCÈNE II.

LOUISE, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE: Pourquoi, sœur Louise, ce profond découragement?

LOUISE, *se relevant*. Oh! madame, ne m'avez-vous pas dit que je perdais aujourd'hui plusieurs de mes chères élèves?

LA SUPÉRIEURE. C'est une peine qui, pour vous, se renouvelle tous les ans; les orphelines que l'on accueille dans cette maison ne peuvent y rester que jusqu'à leur quinzième année, quand elles ne sont pas réclamées... mais en les quittant, c'est une bien douce consolation pour nous de les savoir placées dans de riches et honorables maisons.

LOUISE. Oui... mais ne devinez-vous pas que, cette année, je suis plus malheureuse?... parmi celles que le sort va m'enlever aujourd'hui, ma fille peut-être!.. (*Se jétant dans ses bras et pleurant.*) Ah! madame, elle serait de leur âge.

LA SUPÉRIEURE. Vous vous bercez donc toujours de cette illusion?

LOUISE, *vivement et avec force*. Illusion!.. illusion! (*Avec conviction.*) Ma fille est ici, j'en suis sûre; sans la connaître, je vis près d'elle; je respire le même air qu'elle... (*Avec chaleur.*) Oh! ne vous rappelez-vous pas le jour où je vins en larmes, vous supplier de me recevoir dans cette sainte maison, devant laquelle s'étaient effacées les dernières traces du ravisseur de mon enfant... vous eûtes pitié de moi; alors ma résolution fut prise, alors je me décidai à m'enfermer pour toujours dans une retraite où tout me disait que mon enfant avait été caché; sous le nom de sœur Louise, je me dévouai toute entière aux jeunes infortunées qui l'habitent... (*Pleurant.*) En les aimant toutes d'un amour de mère, (*Une sœur paraît dans le fond.*) il me sembla que je rendais à ma fille la part de tendresse qu'on lui avait volée; parmi les baisers que je leur partageais, quelques-uns du moins pouvaient parvenir à mon enfant ignoré!

LA SUPÉRIEURE, *à part*. Pauvre mère!

UNE SŒUR, *entrant*. Madame, M. le comte de Tancarville vous attend au parloir.

LOUISE, *avec effroi*. Le comte de Tancarville!

LA SUPÉRIEURE, *à la sœur qui s'éloigne*. J'y vais... adieu, sœur

Louise , et quels que soient les malheurs que l'avenir vous prépare , n'oubliez pas que notre mission sur la terre est une mission de souffrance et de résignation.

LOUISE, *seule et très agitée*. L'ai-je bien entendu !... Robert si près de moi !... oh, mon Dieu ! quelle nouvelle épreuve m'attend encore ?

SCENE III.

LOUISE, jeunes Pensionnaires, puis **BATHILDE**.

On entend une cloche, et des Pensionnaires se répandent dans le jardin et entourent Louise avec joie.

PLUSIEURS ORPHELINES. Bonjour, bonjour, sœur Louise.

LOUISE. Bonjour, mes enfans.

Elle a l'air de chercher quelqu'un.

UNE JEUNE FILLE. Oh ! je vois bien , tu es inquiète, tu cherches Bathilde.

LOUISE. Où donc est-elle ?

TOUTES. La voici ! la voici !

LOUISE. C'est elle !... en la voyant , je me sens émue jusqu'au fond de l'âme... tout mon être frémit d'amour ; mes autres élèves me sont chères, mais autrement que Bathilde ; je suis jalouse de l'amitié qu'elle leur porte, de leurs caresses, de leurs entretiens..... je voudrais qu'elle n'aimât que moi au monde. (*Bathilde s'avance tristement ; aussitôt qu'elle aperçoit Louise, elle court au-devant d'elle et lui baise la main.*) Comme tu es triste, chère Bathilde ! qu'as-tu donc ?

BATHILDE. Madame la supérieure m'a dit que plusieurs d'entre nous devaient quitter la maison aujourd'hui.

PLUSIEURS JEUNES FILLES. Oh ! si c'était moi !... et moi !... et moi !

LOUISE. Mes chères enfans, laissez-moi seule quelques instans avec Bathilde...

UNE JEUNE FILLE, *aux autres*. As-tu vu comme sœur Louise est devenue pâle.

Elles sortent.

SCENE IV.

LOUISE, BATHILDE.

LOUISE. Bathilde, pourquoi ce chagrin que je lis dans tes yeux ?

BATHILDE. Ce qui cause leur joie me fait peur ; je crains de quitter cette maison.

LOUISE. Et pourquoi ?

BATHILDE. Ici, moi, orpheline, j'ai une famille ; ici l'on m'aime... (*Avec timidité*) et j'aime aussi.

LOUISE. Quelqu'un qui voudrait bien l'avoir pour fille ?

BATHILDE, *avec effusion*. Et que je voudrais appeler ma mère.

LOUISE, *tendant les bras*. Chère Bathilde !

BATHILDE, *s'y précipitant*. Ma sœur !

LOUISE. Non pas ainsi. (*Bas.*) Appelle-moi comme m'appelle ton cœur.

BATHILDE. Mère !

LOUISE. Fille, fille chérie !

BATHILDE. Oh ! que ce nom est doux à mon oreille, et que vos caresses sont bonnes.

LOUISE, *à part*. O mon Dieu ! son cœur la tromperait-il aussi.

BATHILDE, *sur le sein de Louise*. Oh ! toujours, toujours ainsi.

LOUISE. Toujours, dis-tu... pauvre enfant ! et tout-à-l'heure peut-être...

BATHILDE. Oh ! jamais, jamais.

LOUISE. Eh bien ! pendant que nous sommes encore ensemble, rappelle donc toute ta mémoire, évoque encore une fois tous tes souvenirs d'enfance.

Elle va s'asseoir sur un banc qui est à gauche, et l'amène doucement sur son sein.

BATHILDE. Interroge-moi, sœur Louise.

LOUISE, *bas*. Pas ainsi.

BATHILDE. Interroge-moi, mère.

LOUISE. Quand tu as été amenée dans cette maison, tu pouvais avoir cinq ou six ans, m'a-t-on dit ; que te rappelles-tu du temps qui a précédé ton arrivée ?

BATHILDE. Nous changions souvent de lieu.

LOUISE. Qui était avec toi ?

BATHILDE. Un homme qui paraissait très pauvre.

LOUISE. Et cet homme était-ce ton père ?

BATHILDE. Il le disait, il me le répétait toujours, mais il avait beau le dire, moi je ne l'ai jamais cru.

LOUISE. Et pourquoi ?

BATHILDE. D'abord je n'ai jamais senti pour lui que de l'aversion, parce que je l'entendais toujours blasphémer et maudire le jour ou le ciel l'avait rendu père ; ce qui prouvait bien qu'il ne l'était pas, qu'il ne l'avait jamais été... sans cela, n'eût-il pas été heureux d'avoir un enfant pour l'aimer, comme moi je le serais d'avoir un père pour le bénir.

LOUISE. Chère enfant !

BATHILDE. Et puis il disait toujours avec sa femme que je leur coûtai beaucoup ; et quand ils me donnaient ma nourriture, ils me reprochaient toujours de ne pas la gagner ; alors ma faim se passait ! je posais mon morceau de pain sans y toucher... et je pleurais !

LOUISE, vivement. O ma fille!... ils étaient durs et méchants avec toi !

BATHILDE. Ne pleure pas, mère... enfin, un jour, il me dit qu'il n'avait plus le moyen de me garder avec lui, ce qui me fit bien plaisir... et il me plaça dans cet hospice où je t'ai connue ; depuis ce moment il me sembla qu'il ne me manquait plus rien, qu'avec toi j'avais tout retrouvé, bonheur, parents, famille ! alors je t'ai aimée comme j'aurais aimé ma mère, si je l'eusse connue... Et voilà toute mon histoire.

LOUISE, avec chaleur. Mais n'as-tu pas souvenir de jours plus heureux, d'une demeure plus riche ?

BATHILDE. Non.

LOUISE. D'une femme qui t'embrassait souvent, en pleurant ?

BATHILDE. Non.

LOUISE, d part avec désespoir. Oh ! ce n'est pas elle!.. (*Avec chaleur.*) Voyons, te rappelles-tu un jour où l'on t'aurait arrachée de ses bras, où tu aurais pleuré ?

BATHILDE, vivement. Oh ! oui, j'ai pleuré souvent ; mais je l'ai oublié ; il y a si long-temps que je suis heureuse près de toi !

Elle l'embrasse.

LOUISE, avec désespoir. Et rien !. rien pour nourrir mes espé-

rances... pour dissiper mes doutes!... rien, que la voix qui me crie : c'est elle, c'est ta fille!

Elle pleure.

BATHILDE, *qui a été au fond*. Voici madame la supérieure.

SCÈNE V.

Les Mêmes, LA SUPÉRIEURE, Sœurs, Orphelines.*

LA SUPÉRIEURE. Mes enfans, plusieurs d'entre vous, arrivées à l'âge où les réglemens ne nous permettent plus de les retenir dans cette maison, j'ai dû, dans le silence et avec une sollicitude maternelle m'occuper de leur avenir; trois d'entre vous vont être appelées; elles se rendront au parloir et là on leur fera connaître tout ce que j'ai pu faire pour elles. (*A une sœur.*) Appelez leurs noms.

LOUISE. Je tremble!

BATHILDE, *se pressant près d'elle*. Et moi donc!

LA SŒUR, *lisant*. Liska Rodkins.

LOUISE, *d Bathilde*. Pas toi!

LA SŒUR. Cécile Carlstrom.

LOUISE. Pas toi!

LA SŒUR. Juliette Vanderman.

LOUISE, *avec explosion*. Pas toi! (*Elle tombe à genoux*) Oh! Dieu est bon.

LA SUPÉRIEURE, *à part*. Pauvre sœur Louise!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, UNE SŒUR, *très agitée*.

LA SŒUR, *vivement*. Sœur Louise, on vous cherche partout.

LOUISE. Qu'y a-t-il donc?

LA SŒUR. Un malade de l'hospice, un Français mourant, qui paraît succomber plutôt à une peine morale qu'à la maladie, réclame en ce moment votre présence et les secours de la religion.

* Orphelines, une Sœur, la Supérieure, Louise, Bathilde.

LOUISE. Je vous suis. (*La sœur sort ; Louise vient à Bathilde et l'embrasse à plusieurs reprises.*) Je suis bien heureuse, car tu me restes... (*Avec force.*) Tout !.. j'accepte tout, mon Dieu, pourvu qu'on ne nous sépare pas.

Elle sort en lui faisant des signes d'amitié.

SCENE VII.

Les Mêmes, excepté LOUISE, puis BONNEAU.

LA SUPÉRIEURE. Profitons de son absence, pour lui épargner le chagrin d'une séparation que je ne puis empêcher ; Bathilde, votre nom n'a pas été lu, parce que je voulais ménager le cœur de sœur Louise, mais vous nous quittez aussi.

BATHILDE, suppliante. Oh ! madame.

LA SUPÉRIEURE. Il le faut, mon enfant ; mais j'ai du moins cherché à rendre votre sort le plus heureux possible. (*A une sœur.*) Prévenez la personne qui attend... Vous allez être reçue dans une maison opulente ; un homme riche et généreux vous appelle près de lui... et plus tard peut-être, une heureuse adoption...

BATHILDE. Oh ! il ne m'aimera pas comme sœur Louise !

Une sœur va à la porte et fait entrer Bonneau.

BONNEAU, à part. Allons, Bonneau, soyons onctueux, comme dit ma tourière, très onctueux ! — Ma sœur...

Il salue d'un air pénétré.*

LA SUPÉRIEURE. Monsieur, c'est entre vos mains que M. le comte de Tancarville m'a dit de remettre cette aimable enfant, il sait comme nous l'aimons : dites-le lui encore. (*A Bathilde.*) Vous le voyez, mon enfant, vous n'allez pas dans une famille inconnue, mais chez le bon seigneur qui, depuis quelque temps, vient tous les jours répandre ses bienfaits sur notre maison.

BONNEAU. Oh ! ma chère demoiselle, c'est un excellent et généreux seigneur, comme dit la respectable madame la supérieure... avec lui, vous serez comme une reine ; il vous donnera tout ce que vous voudrez, des bijoux, des dentelles, des toilettes...

LA SUPÉRIEURE, l'interrompant. Et de salutaires exemples !

* Orphelines, Bonneau, la Supérieure, Bathilde.

BONNEAU, *se reprenant*. Et de salutaires exemples... venez, mon enfant, venez.

BATHILDE, *suppliant*. Oh ! pas encore ! pas encore !

BONNEAU. Que voulez-vous attendre, chère demoiselle ?

BATHILDE. Je veux dire adieu à sœur Louise.

BONNEAU, *se retournant*. Qu'est-ce donc encore que la respectable sœur Louise ?

BATHILDE, *vivement*. C'est ma meilleure amie, monsieur, mon guide, ma protectrice.

LA SUPÉRIEURE. Ma fille, si vous l'aimez, vous partirez sans la voir, vous ménagerez sa tendresse.

BONNEAU, *vivement*. Oui, c'est cela, vous ménagerez sa tendresse, suivant la respectable expression de madame la supérieure... et puis vous lui écrirez de venir vous voir.

BATHILDE. Elle pourra donc venir ?

BONNEAU. Mais sans doute, tous les jours, à toute heure, quand vous voudrez.

BATHILDE. Alors je pars moins triste.

Elle embrasse la supérieure et ses compagnes qui la regardent partir avec attendrissement, et sort avec Bonneau, qui salue profondément.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, *excepté* BATHILDE et BONNEAU.

LA SUPÉRIEURE. Vous le voyez, mes enfans, c'est à ses vertus, à sa conduite exemplaire dans cette maison, que l'ange qui nous quitte doit le sort brillant dont elle va jouir ; tous les matins, tous les soirs, prions pour notre bien-aimée Bathilde, et redoublons de soins et de tendresse pour consoler la pauvre sœur Louise... Mais quels sont ces cris ?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LOUISE.

LOUISE, *avec égarement*. Oh ! madame ! madame !

Elle lui prend les mains et peut à peine parler.

LA SUPÉRIEURE. Remettez-vous; qu'y a-t-il?

LOUISE, *folle de bonheur*. Heureuse! heureuse!.. mère! mère!
(*Cherchant parmi les Orphelines.*) Où est Bathilde? où est-elle?
(*Silence.*) Au nom du ciel, où est-elle? c'est ma fille, madame,
c'est ma fille.

LA SUPÉRIEURE. Votre fille!

LOUISE. Oui, oui, ma fille!.. oh! je le savais bien, moi, mais
lui, le Français, le mourant, il l'a dit... c'est James!.. James,
son ravisseur; j'ai des preuves... mais où est-elle donc?

LA SUPÉRIEURE. Partie.

LOUISE. Partie!.. où?

LA SUPÉRIEURE. Chez le comte de Tancarville.

LOUISE. Robert!.. son père! (*Comme devinant ce qui va arriver.*) Oh! malheur!.. malheur!

Elle s'élançe par la grille.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE I.

LE COMTE, L'INCONNU.

LE COMTE, *sortant de sa chambre soutenu par l'Inconnu*. Oui, vous avez raison, docteur, je me trouve heureux de votre conseil, j'avais besoin d'un honnête homme; à présent, vous avez mon secret. (*Il lui remet un papier.*) Je me confie à vous.

Il lui prend la main.

L'INCONNU, *prenant le papier*. Comptez sur moi.

L'Inconnu sort.

LE COMTE, *seul*. Oui, j'ai bien fait... à présent, je suis mieux.

SCENE II.

LE COMTE, UN DOMESTIQUE.

LE COMTE, *sonne*. Bonneau est-il de retour?..

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Seul?..

LE DOMESTIQUE. Avec une jeune fille, qui a le costume des orphelines.

Mouvement de joie du comte.

LE COMTE. Dites à mademoiselle Bathilde que le comte de Tancarville désire lui parler.

SCENE III.

LE COMTE, *seul, avec une grande agitation*.

Je vais la voir !.. elle est ici !.. rien que d'y penser, mon cœur bat comme à vingt ans ! la voici !..

SCENE IV.

BATHILDE, LE COMTE.

LE COMTE, *d part*. Qu'elle est jolie!

BATHILDE, *les yeux baissés*. On m'a dit que vous me demandiez, monsieur le comte.

LE COMTE. Oui, chère Bathilde ; j'avais impatience de vous voir pour vous dire que vous êtes ici chez vous, que tout le monde vous doit respect, obéissance, et moi le premier.

BATHILDE. Vos paroles trop bonnes ne me font pas oublier ma position ; je sais que c'est à moi, monsieur le comte, à recevoir vos ordres, à vous de les donner.

LE COMTE, *très galant*. Oui, j'ai en effet un ordre à vous donner; c'est de quitter, tout-à-l'heure, ces vêtements grossiers qui ne sont plus faits pour vous... je veux qu'une riche toilette fasse ressortir l'élégance de cette taille, qu'une coiffure gracieuse ajoute encore un charme à la vivacité de ce regard; en un mot, je veux vous faire oublier la maison où vous avez vécu et le malheur qui vous y a conduit.

BATHILDE. Oublier mon malheur, oui; mais la maison où l'on m'a recueillie et surtout sœur Louise qui m'aimait tant!...

LE COMTE, *avec chaleur*. Mais on vous aimera, ici, comme elle... .

BATHILDE. C'est impossible!

LE COMTE, *même jeu*. Ne le crois pas, enfant; est-ce qu'elle ne te quittait pas, quelquefois?..

BATHILDE. Oui, quand la règle de la maison l'exigeait..

LE COMTE, *avec passion*. Eh bien, moi, déjà, je ne voudrais plus un seul instant me séparer de toi, et quant elle te parlait, ses discours étaient-ils tendres comme les miens?..

BATHILDE, *avec une extrême candeur*. Oui, elle prenait souvent ma main; et me disait: Bathilde, sois toujours bonne et pure comme la vierge, afin que, si tes parens te retrouvent, ils soient pleins de joie et te bénissent; et moi, j'avais du bonheur à reconnaître son affection par mes caresses.

LE COMTE, *de même*. Et ne feras-tu rien pour moi qui t'aime aussi?..

A partir de ce moment Bathilde se met à son aise, et parle avec beaucoup de gaieté et de gentillesse.

BATHILDE. Oh! je ne suis pas ingrate!.. vous paraissez si bon!.. et puis je ne sais comment cela se fait, mais j'ai été tout de suite à mon aise avec vous; je veux prévenir tous vos désirs, vos moindres volontés; vous devez être malade quelque fois? oh! comme alors je veillerai près de vous! (*Avec gentillesse.*) Et vous serez bon malade, n'est-ce pas?.. et puis, quand vous vous porterez bien je vous ferai la lecture; je ne lis pas mal, vous verrez... je ne sais pas chanter; mais sœur Louise m'a dit que j'avais de la voix; j'apprendrai et tous les soirs je vous ferai de la musique, pour vous distraire. Après votre promenade, vous viendrez vous asseoir dans le jardin, en été; au coin du feu, en hiver. (*Elle le fait asseoir.*) Comme cela; moi, je me mettrai près de vous ainsi. (*Elle se met à genoux sur un tabouret.*) Et à votre tour, vous me parlerez des pays que vous avez parcourus, de votre belle France, que j'aime tant sans la connaître; et quand

l'heure de nous séparer sera venue, vous bénirez votre enfant d'adoption.

Elle lui tend le front ; il l'embrasse.

LE COMTE, à part et vivement ému. O la ravissante voix ! ô l'admirable candeur !

BATHILDE. Ainsi jamais de chagrins ! car vous aurez une fille bien tendre, bien dévouée, et moi presque un père ; le voulez-vous ?..

LE COMTE, avec chaleur. Si je veux ! oh ! oui, oui, mon enfant.

BATHILDE, gaîment. Je vous plais donc ?..

LE COMTE. Un ange !

BATHILDE, même jeu. Que je suis donc heureuse ! je craignais tant le contraire ! alors vous allez être bien bon et m'accorder ma première prière...

LE COMTE. Parle ! parle !

BATHILDE. Permettez que j'aie à écrire à sœur Louise et vos touchantes bontés et ma nouvelle fortune.

LE COMTE. Va ! va ! mon enfant.

Fausse sortie de Bathilde.

BATHILDE, lui présentant son front. Ah !.. vous oubliez de dire bonsoir à votre enfant...

SCÈNE V.

LE COMTE, seul et regardant aller Bathilde..

Elle s'en va et je n'essaie pas de la retenir !... que se passe-t-il donc en moi ? est-ce un sentiment nouveau qui se révèle à moi ?.. n'est-ce pas plutôt la nature qui me trahit ?.. (*Devant la glace.*) oh ! oui, le docteur a raison, les ravages du temps ont été rapides... à force d'art, je puis encore dissimuler aux yeux des autres ; mais avec moi, je ne puis plus mentir... (*A voix basse, à partir de ce mot.*) De toutes parts la ruine m'envahit... ces cheveux, ces dents ! déjà ce n'est plus à moi !.. sous l'or et les parfums, on sent le cadavre !.. la terre me réclame et j'y tombe par lambeaux ?.. ah ! si, comme pour l'homme du peuple, ma vie dépendait du travail de mes bras et de l'exercice de ma pensée, il y a longtemps que je serais mort de faim !.. car mon bras est paralysé, et ma pensée est desséchée dans mon cerveau... ma vie est toute factice ; à chaque heure du jour on la ranime, à chaque heure elle retombe plus bas ; en ce moment encore, il me sem-

ble qu'elle m'échappe, mes idées s'effacent... les objets tournent autour de moi... j'ai là sur la poitrine un poids!.. un poids qui me tuera! il faut appeler... appeler, qui? cette femme!.. elle me fait peur... non... non... j'aime mieux mourir... là seul, tout seul... mais mourir sans un ami, sans un être qui me reconcilie avec moi-même... qui me délivre du poids qui m'écrase... Il me semble qu'en ce moment un prêtre serait plus puissant qu'un médecin, oh! oui un prêtre!.. qu'on m'amène un prêtre.

Il tombe dans le fauteuil.

SCENE VI.

LOUISE, ROBERT.

LOUISE, *entrant*. Depuis une heure j'attends et personne, personne encore!.. à qui donc m'adresser?

ROBERT, *se débattant dans un fauteuil*. Non, je ne veux pas mourir ainsi, sans foi! sans croyance!

LOUISE, *vivement*. O ciel!.. un vieillard!.. un mourant!

Elle court à lui

ROBERT. Qui donc vient à moi?

LOUISE. Remettez-vous, monsieur, je vais appeler.

ROBERT. Appeler! (*Avec force, quoiqu'à voix basse.*) Non... non, n'appellez pas... personne... personne d'ici!

LOUISE. Oh! laissez-moi vous ranimer encore, et je cours...

ROBERT, *l'arrêtant et avec force*. Vous n'auriez pas le temps; ne vous éloignez pas... écoutez-moi, je vous en supplie... j'ai besoin d'avouer... j'ai besoin de pardon.

LOUISE. Mais je ne suis qu'une pauvre femme.

ROBERT, *avec une force convulsive*. C'est égal, votre habit est saint, vous priez souvent; écoutez-moi. (*Il fait un effort inutile pour se lever.*) Oh! je n'ai pas la force de plier le genou pour prier Dieu.

LOUISE. Je vais le prier pour vous, moi.

Elle se met à genoux à quelques pas de lui.

ROBERT, *d'une voix sombre*. Priez donc pour celui qui a fait mourir son vieux père de chagrin.

LOUISE. O mon Dieu! tu es plein de miséricorde!

ROBERT, *lentement et avec larmes*. Priez bien, car j'avais une femme... et j'ai cru le mal, parce que je te faisais! et j'ai chassé ma femme!

LOUISE. Chassé votre femme!

Elle le regarde avec étonnement.

ROBERT. Priez toujours, car j'avais un enfant... et j'ai séparé la mère de l'enfant... et l'enfant, je l'ai renié! je l'ai abandonné!

LOUISE, le reconnaissant. Oh! mon Dieu... c'est lui!

ROBERT. Vous ne priez plus!

LOUISE, épouvantée de sa vieillesse. Lui! lui!

ROBERT. Oh! par grâce, priez encore, car puisque j'ai commencé, je veux tout vous dire. (*A voix basse.*) Il y a une heure encore...

Toute cette fin de scène très vive.

LOUISE. Une heure?

ROBERT. Je méditais ici même une séduction contre une pauvre enfant.

LOUISE. Une enfant!

ROBERT. Que j'avais enlevée.

LOUISE. Où?

ROBERT. A la maison des orphelines.

LOUISE. O ciel! c'est elle!.. Bathilde... Bathilde!

SCENE VII.

LE COMTE, BATHILDE, LOUISE.

BATHILDE, accourant. Qui m'appelle?... (*Voyant Louise.*)
Ma mère!

Elle se jette dans ses bras.

LOUISE. Oui, ta mère, ta vraie mère... car tu es Marie, ma chère Marie, ma fille!

Elle l'embrasse à plusieurs reprises.

ROBERT. Sa fille!

LOUISE. Oui, ma fille que j'ai long-temps cherchée, ma fille que j'ai long-temps pleurée... ma fille que vous m'aviez arrachée et que Dieu m'a gardée chaste et pure*.

Bathilde s'éloigne avec effroi de son père. Robert se lève avec effort, se tourne vers Louise et l'examine en silence.

ROBERT. Louise!... c'est Louise!... oh! que vous êtes jeune encore, vous!.. vous me maudissez?

LOUISE, allant à lui. Non, je vous pardonne.

* Le comte, Louise, Bathilde.

ROBERT, debout et les pressant sur son cœur. Ma femme! ma fille!.. Bathilde!.. c'était ma fille! (*Effrayé du crime qu'il allait commettre.*) Oh! vous aviez raison, Dieu est plein de miséricorde!.. je sors comme d'un rêve long et pénible... A présent je comprends la vie, (*Avec force.*) à présent je veux vivre... je veux.....

Il retombe sur son fauteuil.

LOUISE et BATHILDE. Oh! mon Dieu! au secours! au secours!
Les domestiques accourent, en fond, paraît l'Inconnu.

SCENE VII.

Les Mêmes, L'INCONNU, puis DALILA et BONNEAU.

LOUISE, apercevant l'Inconnu. Vous!.. ah! nous sommes sauvés.

Elle l'entraîne vers Robert.

L'INCONNU, après l'avoir regardé. Il est trop tard!

Dalila et Bonneau paraissent.

ROBERT, se débattant contre la mort. Qui a dit qu'il était trop tard?... non il n'est pas trop tard, puisque j'ai retrouvé ma femme et mon enfant.

L'INCONNU. Robert, le ciel a prononcé; je t'avais arrêté sur le seuil de la débauche; tu es entré malgré moi, à vingt ans!.. tu vois comme on en sort à quarante!..

ROBERT. Non, je suis trop jeune pour mourir... on ne meurt pas à quarante ans..... Docteur, docteur, faites-moi vivre, et je vous donnerai de l'or!.... qu'une fois dans ma vie je me sente époux et père!.. époux!.. père!.. une famille!.. quel dommage de mourir! (*Il retombe.*) je ne veux pas mourir... je ne veux pas...

Il meurt. — Louise et Bathilde tombent à genoux, en poussant un cri déchirant.

BONNEAU, bas à Dalila. Et le testament?

L'INCONNU, qui l'entend, montrant un papier. Il est annulé par celui-ci, de la main du comte... Misérables, qui veniez ici pour chasser de cette maison la veuve et l'orphelin, c'est vous qui allez en sortir... Sortez.

Dalila et Bonneau sortent.

LOUISE, à sa fille, en lui tendant la main. Il ne me reste plus que toi!

L'INCONNU, se penchant vers elle. Et ton père?

LOUISE, se retourne, l'examine avec bonheur et se jette dans ses bras.

FIN.